

Métamorphose

Les textes des adolescents et des adultes en 2008

[Christine Abbes](#)
[Jean Agasse](#)
[Jacqueline Amiel-Lesling](#)
[Lydie Anglade](#)
[Jacques Arnault](#)
[Monique Arragon](#)
[Camille Barthelemy](#)
[Stamenoff](#)
[Regine Blancard](#)
[Emilie Bolay](#)
[Pierre Abbes](#)
[Martine Boudet](#)
[Patrick Emmanuel Bresson](#)
[Caillou](#)
[Jean-Louis Carrière](#)
[Tomas Venancio Casbas](#)
[Ibarz](#)

[Michel Chaput](#)
[Ludicrous Climax of the devil](#)
[Gisele Constant](#)
[Anne Maria d'Alep](#)
[Guy Delmotte](#)
[Françoise Donadieu](#)
[Edith Duboscq](#)
[Jeanne Ducos](#)
[Michel Dupeyre](#)
[Christian Durand](#)
[Elisabeth Fontan](#)
[Mathilde François](#)
[Martine Gava-Massias](#)
[Maguy Grech](#)
[Bernadette Guiard](#)
[Raphaël Herault](#)
[Jacques Jandot](#)

[Geneviève Lacombe](#)
[Fabrice Lacroix](#)
[Claire & Lucille Lacroix](#)
[Gerard Lamouroux](#)
[Nadine Larqué](#)
[Sylvie Laurens](#)
[Cathy Lavit](#)
[Ielio](#)
[Corinne Lemarigner](#)
[Laurence Lorient](#)
[Marinette Louge-Soulé](#)
[Denis Mandola](#)
[Marc Merlo](#)
[Sophie Mondin Arragon](#)
[Sylvie Montané](#)
[Sylvie Morais](#)

[Myriam Mothes](#)
[Sonia Paoloni](#)
[Suzy Peaudeau](#)
[Silvie Piacenza](#)
[Irene Picard](#)
[Chantal Pitout](#)
[Anne-Marie Pons](#)
[Renée Richon](#)
[Madeleine Rivière](#)
[Bernard Salomone](#)
[Christiane Sarrat-Payrau](#)
[Christine Seguin](#)
[Christian Staebler](#)
[Jackie Villenave-Pailhas](#)
[Michel Wilde](#)
[Magali Z.](#)

Métamorphose Christine Abbès

« C'est un matin, au réveil, après des rêves agités », que la quarantaine m'a sauté à la figure... J'y suis entrée... Le monde des adultes venait à moi. Il faudrait prendre conscience, grandir, réfléchir, se poser. Elle s'imposait... arrogante, désespérante, irrésistible aussi... la quarantaine. Place aux rêves, aux sensations fortes et aux délicieuses frayeurs... « Il allait falloir l'écrire en vers ou en prose... »

[Retour en haut de page](#)

Jean Agasse

Hier soir, tandis que je pisse près du bûcher, premier lucane.

Nous nous sommes salués, moi reboutonnant ma braguette, lui poursuivant rêveusement non pas rêveusement du tout le contraire même de rêveusement, poursuivant avec une détermination de fer à repasser mission perpétuation de l'espèce deux mètres au-dessus de ma tête son vol à la recherche des femelles ce soir-là, le ciel était vide, pauvre type ai-je pensé il ne cherche pas au bon endroit, il est pas prêt d'en rencontrer, peut-être qu'il devrait chercher au sol, écoute mon gars j'ai commencé, et puis je me suis tu, cette façon que j'ai de toujours vouloir me mêler de tout y compris de la vie sexuelle des lépidoptères comme si la mienne était si brillante, tu n'as de conseils à donner à personne, voilà ce que j'ai pensé, après tout c'est un lucane, il sait mieux que toi, mais quand même, ai-je protesté faiblement, il a intérêt à se grouiller parce que je crois savoir que l'espérance de vie chez les lucanes une fois qu'ils sont largués dans le ciel ça va pas au-delà de quelques jours enfin conseil d'ami vous y pensez vous des fois à toutes ces formes de vie animale moins glorieuses que le girafon et le bébé panda moins glorieuses que le chameau de Bactriane encore que vous en voudriez-vous de la vie du chameau de Bactriane 40 en été – 60 en hiver dans le désert de Taklamakan vous y pensez je dis même pas à ces saloperies de crocodiles monstrueux mais à ces salamandres aveugles des grottes amazoniennes qui peuvent rester des mois sans trouver de quoi se nourrir, à la mort des chauves-souris empêtrées dans le guano et immédiatement dévorées par les cancrelats, aux cancrelats eux-mêmes, à ces millions de cancrelats se nourrissant des excréments des chauves-souris, vous y pensez à toutes ces formes de vie les plus humbles les plus misérables les plus méprisées qui voudrait être un cancrelat et nous sommes repartis chacun vers notre destin, lui qui avait passé la plus grande partie de sa vie sous la terre et moi qui y passerai la totalité de ma mort (sauf incinération...)

[Retour en haut de page](#)

L'amoureux fidèle Jacqueline Amiel-Lesling

Dans un village de notre belle France, Georges et Isabelle, voisins de palier, vivaient heureux.

La communale passée, ils étaient allés au collège et étaient restés de grands amis. Georges devint conscrit. C'était le camarade

d'enfance du frère aîné d'Isabelle. Ce copain qui venait souvent passer un moment à la maison. Alors là ils discutaient, riaient ensemble mais aucun ne parlait de l'avenir. Isabelle admirait Georges mais n'éprouvait pour lui que de l'amitié. Les années passèrent. Georges devint monteur de lignes EDF. Lors de ses visites, il laissait parfois échapper une phrase : « Un jour, je prendrai une femme et je la rendrai heureuse ». Isabelle l'écoutait.

Elle connaissait très bien Georges. Elle le savait droit, courageux et pensait qu'il ferait un mari idéal. Mais Isabelle avait donné son cœur à un autre, français certes mais étranger au village.

Elle fut demandée en mariage par les parents de Georges, elle refusa ce mariage disant que son cœur était pris, que ses sentiments pour Georges n'étaient qu'amicaux.

Isabelle suivit celui qu'elle aimait.

Les souvenirs de sa région s'estompèrent avec le temps.

Toutefois, chaque année, à la Saint-Jean, vers midi, devant sa porte se trouvait un crapaud qui coassait et l'appelait.

Plus tard, ce furent les enfants d'Isabelle qui prévenaient leur mère en disant : « Maman, maman, ton ami le crapaud est là, c'est la Saint-Jean, il veut savoir si tu es heureuse ».

Isabelle sortait, prenait le crapaud dans ses mains, le regardait, le caressait et le redéposait en lui signalant de partir ; que tout son petit monde allait bien et qu'il devait reprendre son chemin.

Les enfants grandirent, devinrent adultes.

Après plusieurs déménagements, quelle ne fut pas la surprise d'Isabelle de retrouver, devant sa porte, le jour de la Saint-Jean un crapaud, énorme, qui coassait.

Elle le prit dans ses mains et lui dit :

« Pourquoi m'as-tu suivie toute la vie ? »

Le crapaud de répondre :

« Je t'aimais, n'aimais que toi. Je voulais te savoir heureuse. Voilà la raison de ma métamorphose.

À présent, je repars en paix. Nous sommes, tous deux, devenus vieux. »

[Retour en haut de page](#)

La métamorphose ! Lydie Anglade

À son insu, des fils ténus se sont tissés autour de son être. Insidieusement, en sourdine, ils l'ont encerclée, retenue prisonnière, et l'ont emportée dans un supplice ineffable.

Depuis trop longtemps, sans doute, a-t-elle parcouru les sillons de la vie en trébuchant, chancelant, sanguinolente, et en se relevant. Mais, aujourd'hui, une chenille s'est lovée dans ses viscères, dans ses pensées, l'entraînant dans une spirale épouvantable, pétrifiante. Elle rampe, serpente, se nourrit de son essence, la laissant dans un abandon qui tiraille ses entrailles. Seule, face à cette force incoercible, subite, subtile, qui gémit inlassablement au fond d'elle, elle étouffe, ne peut plus respirer, se paralyse.

« Ô chenille, souffrance indistincte qui me ligote, me ficelle, quand cesseras-tu d'être ? Demeureras-tu à jamais, la chenille qui me phagocyte, m'aspire dans la pénombre de ma vie ? Tes tentacules finement acérés, m'ôtent la soif de vivre, m'interdisant l'éclosion heureuse de mon être. Suis-je condamnée à devenir ton esclave à jamais, à me laisser engloutir par cette vague houleuse, sans avoir eu le temps de renaître ou d'effleurer simplement la perception de ma naissance ? Pourras-tu lire et pénétrer les mystères de ma conscience, qui voilent cette tourmente sans nom, assombrissent et étouffent ma vie ?

Je t'imagines, toi le papillon, sortir de ta chrysalide, mais hélas, à ce jour, tu es si loin de moi, que je ne peux te suivre. Je t'implore, te supplie, de venir me délivrer, nous libérer. Je te le demande à toi, chenille qui hante mon être entier de trouver la force, le courage, de te transformer, pour revêtir enfin la vêtue d'un papillon aux ailes nacrées, m'aider à goûter avec un brin de délice au nectar du bonheur, savourer la joie, toute simple d'être debout et d'être portée par le désir de vivre, afin que je puisse déposer avec simplicité, ma vie sur un lit de verdure où mon cœur et mon corps, cesseront de crier la douleur de vivre. »

Dans le tressaillement de l'aurore, une plainte sourde ébranle son corps et ses pensées. La petite bête logée dans son être se soulève, et enfin, elle pressent le pouvoir de son efflorescence, le véritable chemin de sa métamorphose, long, sinueux, entaillé de faux-semblant jusqu'à présent, semble maintenant s'éclaircir.

Ce matin, la chenille qui l'habite force les barrières de son corps pour se transmuier à sa vie de papillon ; crier son amour et vivre l'amour.

« Puisses-tu entendre ce soupir, venu des profondeurs, puisses-tu le retenir, l'appivoiser, et l'embrasser à ton tour de ton amour ? »... Pour permettre au papillon aux ailes nacrées de butiner pour toujours, les fruits d'un véritable amour.

[Retour en haut de page](#)

Grenouille ou Papillon ? Jacques Arnault

Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ? Notre existence, de la naissance à la mort doit beaucoup à la chimie de nos organes et de notre cerveau tributaire de ses composants. Dans ses métamorphoses, le corps comme l'esprit est en évolution permanente. Hier ne sera plus qu'un souvenir et demain peut-être un projet.

Notre salle de classe était triste de ses peintures écaillées de dessins suggérés par mon imagination pour y découvrir la gueule d'un horrible loup et curieusement entendre le bêlement de l'agneau de la fable condamné par le méchant animal pour être dévoré sur place.

Lors des séances de récitations, j'apprenais par cœur la poésie du jour, à peine déchiffrée la veille à la maison. La musique des vers inarticulés de mes copains de classe m'incitait à retrouver la bonne rime, l'esprit en vadrouille, en suivant du regard la mouche du tableau noir qui zigzaguait sans ligne directrice pour se poser nulle part. Je chassais ma mouche, la tête pleine d'idées, sans relations directes avec les réalités de l'heure, dans une foulditude d'images « son et lumière ».

Je pastichais La Fontaine sans prononcer une parole. Plus tard, je porterai perruque et jabot de dentelles pour parcourir la lande en quête d'animaux injustement oubliés par le poète. Ce serait ma contribution au renouvellement de faits de vie du monde animal en parallèle avec la nôtre pour découvrir une coccinelle dialoguant avec une mante religieuse.

Dans le cours de géographie, du Cap Gris Nez à la Bidassoa, en bordure de l'océan, combien pouvait-on dénombrer de plages pour édifier des châteaux de sable fin au temps des vacances que la marée montante détruirait sitôt construits ? C'était un sentiment étrange de ressentir pour la première fois la malignité de la nature faisant fi du travail des hommes.

Plus tard, je serais architecte d'espaces et de formes pour bâtir sur le roc plutôt que sur le sable des constructions après avoir ménagé, au profit de leurs futurs habitants, portes et larges fenêtres avec vues sur un horizon imprenable.

De la géographie à l'histoire, la symbiose entre les deux disciplines n'était pas fortuite pour mieux comprendre les visées de César franchissant le Rubicon et Hannibal les Alpes à dos d'éléphant après son long périple par l'Espagne, et bien avant que Bonaparte, au pont d'Arcole y gagne ses premiers lauriers.

L'imagerie historique de ses vivants instantanés était source de réflexions tangibles pour montrer souvent possible, de surmonter les obstacles, afin de vivre les prémices d'un événement majeur jusqu'à son aboutissement.

Plus tard, devenu adulte, je serais un chef d'entreprise confronté à la concurrence sur un terrain promis à la réussite de mes efforts ou bien un militaire en charge de sauvegarder la paix.

J'apprendrais, dans l'intervalle, à me discipliner pour ne pas faire n'importe quoi, n'importe quand et comment avec l'inconnu en général et surtout en particulier. J'en avais pris la ferme résolution au piquet, tenu à la station debout, bras croisés, face à un mur. J'avais vécu, une bonne heure, les derniers instants du soldat condamné à être fusillé pour insubordination avant d'être mis en boîte, encore vivant, entre quatre planches, privé d'air et de lumière.

Au bout de mon calvaire, nourri de sentiments morbides, j'avais vécu les bras ballants, une résurrection de jour de Pâques. J'avais ressenti, dans la joie, les effets de ma punition comme une libération de mon isolement temporaire.

Pour sortir de ma condition, au lieu de paniquer, je m'étais soudainement mis à compter les minutes fractionnées en secondes, un exercice fastidieux bien fait pour combler les impatiences et mieux prendre en compte la mesure du temps perdu à ne rien faire. Il m'aurait alors suffi d'un autre choix pour me remémorer de tendres souvenirs en compagnie d'Hélène, un soir à sa chandelle éclairant son doux visage ou mieux du temps béni d'aller cueillir la rose avec ma petite Cassandre de l'instant.

S'évader en esprit, dans le chant de la rime d'un sonnet de Ronsard, procurait un vif plaisir au poète en herbe que je souhaitais devenir plus tard pour versifier des musiques de mots séducteurs à des oreilles réceptrices.

Mes relations avec l'école et les études n'étant pas toujours au beau fixe dans l'attente de vacances toujours trop courtes, je désapprenais en leur cours le peu que j'avais retenu de leurs enseignements.

Plus tard, je pourrais envisager, en me reprenant quelque peu, une carrière de professeur de temps libres dont ne savent que faire la plupart des gens, enfermés dans leur propre évasion sous la forme de questionnements sans réponses, englués dans leur inertie naturelle.

Dans l'école de ma vie, je devais comme tout le monde, faire mes classes y compris celles de l'école buissonnière, sans personne à mes côtés, pour m'enseigner ses arcanes à l'heure de choix cruciaux à faire ou à refuser.

C'est ainsi que j'ai vécu plusieurs vies avant de me lancer dans l'écriture, juste pour évoquer ces souvenirs intimes de mes tendres années.

[Retour en haut de page](#)

À ma fille qui m'a fait naître... Monique Arragon

Son visage Devint brillant comme le soleil
et ses vêtements blanc comme la lumière.
Evangile selon Saint Matthieu

C'est dans le Devenir que l'on entend la chose ; la femme en ce temps-là était « Celle qui ose ». Mais – comme – est important.

Trois jours, elle s'était donné trois jours
Trois jours de chemin laborieux, trois jours pour rejoindre le Lieu... Changer sa vie, laver son cœur, pousser son âme vers l'ailleurs
et renaître ainsi au meilleur.
Elle quitta sa maison et son goût de l'encore, et tourna les yeux vers l'aurore.

Ses premiers pas si amples, furent des enjambées ; parfum de liberté. ÊTRE transfiguré !
Ses pieds foulaient la terre... Jaillissait la passion. Elle osa le silence, le geste retenu, le frôlement des branches, la pudeur du corps nu. Elle plongea dans l'eau, avide de douceur. Eau, signe de l'offrande ; pour y noyer ses peurs. Pour y boire l'Amour et, preuve de courage, l'entraîner dans les airs vers l'oiseau de passage.

Là, sa respiration se fit lente et profonde. Elle aperçut le ciel, toile du vaste monde... écrivit de son sang le mot: Transformation. Replaça les étoiles en ronde. Et se mit à chanter, à danser et à rire. Elle était arrivée !

Parmi toutes les formes mouvantes des nuages, elle reconnut le sac abandonné d'un Mage. Curiosité suprême, elle regarda dedans... les yeux émerveillés, tant de trésors sans âge...

= fils ténus de cocons, peaux sèches de serpents, ailes de papillons et voix d'adolescents, mots magiques de fées et baguette à la clé, cinq pains et deux poissons, un livre de Leçons, graines de vieux jardins, sacré du quotidien, paroles de prophètes, prières d'abbayes, notes de symphonies et voile de l'oubli... et un Nom Féminin. =

Voilà, voilà le dernier pas...

Celui qui révéla

Le sourire de joie

De qui l'accompagna, dans le secret du Songe...

L'Ange de la MÉTAMORPHOSE

[Retour en haut de page](#)

La venue du grand astre, la naissance du jour Camille Barthelemy Stamenoff

Blottie dans mon duvet, je traverse la nuit
Mon esprit fatigué ressasse les soucis,
je ne dors pas ; je scrute les ténèbres...
Quelqu'un a dessiné avec des doigts d'orfèvre
Sur cette obscurité une nuée d'étoiles.
La vie s'est endormie au fond de cette toile...

Vénus glisse soudain dans l'ombre de l'orient.
Brillant comme une flèche, ce petit grain d'argent,
Doigt pointé vers celui qui enflammera la Terre,
Brille comme un espoir, annonce la lumière.

L'horizon se dessine dans un bouillon violet

Le ciel s'est transformé en un vaste foyer
Qui consume le noir, les fantômes et la peur,
Et laisse imaginer un monde de bonheur...

Au cœur de la fournaise, rose devient le mauve
douillet et cotonneux, redessinant les formes...
blottie dans mon duvet, heureuse, je me love
Le ciel s'est embrasé, et l'aube arrive, énorme.

L'horizon est bleu calme, la nature revit :
Avec le Dieu soleil comme seul réverbère,
elle donne aux objets leur note familière
remplaçant les angoisses par la joie et le bruit.

Un coq comprend, au loin, cette métamorphose
Il cocorique, heureux, pour que la vie s'éveille.
Émergeant des ténèbres les couleurs se réveillent
Il faudrait mille peintres, autant de virtuoses
Pour immortaliser ce tableau quotidien
Banal, me direz-vous, puisqu'il se renouvelle...
Mais si inespéré quand Hier devient Demain
Pour calmer nos douleurs et nous donner des ailes...

[Retour en haut de page](#)

Diamantisation
Régine Blancard

La jeune femme est assise à la terrasse.

Son verre de cidre dessine une tâche affolée sur sa page,
la pierre bleu Pacifique de sa bague danse dans les reflets d'ambre de ses mots,
son crayon trace sa tristesse dans un mouvement saccadé,
son regard perce le texte jusqu'à la ligne d'émotion.

Elle écrit sans lever les yeux.

La pointe de sa mine désarticule les signes,
saute sur le point,
déhanche la virgule,
lance l'entrechat d'un "l",
ricoché sur les points de suspension.

L'écriture cesse un instant,
le regard s'amarre au bleu outremer du joyau.

La mer.
L'étendue d'eau profonde est dans le reflet de glace,
le bruit des vagues dans le flot des voitures devant elle,
la marée déferlante étreint sa poitrine,
joie et peine, bonheur et désespoir.

Elle reprend le ruissellement de ses mots
comme dans les monts, le fleuve à sa source.

La montagne.
Le filet d'eau limpide est dans la fine pureté de la pierre,
le bruit du torrent est dans la foule alentour,
l'écoulement inexorable emplit ses yeux,
peine et joie, désespoir et bonheur.

Elle reprend la lente ascension de ses mots
comme une marche acharnée dans la rocaïlle.

La marche.
Ils s'étaient unis pour cadencer leurs pas, enchaîner leurs promesses, enchâsser leurs efforts, sertir leurs victoires, diamanter leur bonheur.
Tous ces rêves passés sont dans la pierre diaphane,
tumulte des pensées en torrent sur la page,
la peine est étouffée, souffle court de la marche.

Chaque mot est un pas vers la destination,
chaque larme une perle vers l'acceptation,
chaque éclat de la pierre une régénération.

La promesse est tenue sans même un testament,
le bijou à son doigt scelle l'engagement.

Un jour ils s'étaient dit "soyons toujours amants"
alors elle a conçu de ses cendres un diamant.

* La diamantisation est un procédé chimique de transformation des cendres d'un défunt en un diamant brut par pression jusqu'à 60 000bars et chauffage jusqu'à 1700°. La métamorphose demanderait quelques semaines à la firme suisse Algordanza.

[Retour en haut de page](#)

La guerre des pierres Emilie Bolay

Alors il était nuit lorsque l'enfant naquit
Personne, non, ne lui souhaitait d'ennemi
On lui donna ce sentiment qu'on nomme amour
Pour qu'il puisse à son tour le partager un jour ;
Sa vie se mit sans peine en marche vers l'enfance,
Avide de bonheur et surtout d'insouciance.
Mais le cœur de l'enfant battait dans le chagrin
Et ignorait la joie de s'ouvrir le matin,
Quand tous les esprits ont pour seul horizon
La crainte de demain et trop d'humiliation.
Sur les chemins qui vont parmi les oliviers,
Personne désormais n'a plus le droit d'aller
D'étranges inconnus crient à la possession
Et revendiquent tout pour leur seule nation.
L'enfant par trop inquiet s'empresse vers son père
Et lui demande : « qu'arrive-t-il à notre terre » ?
Mais, pour la première fois d'entre toutes les fois
Le père reste silencieux et ne répond pas.

Tous les jours désormais se suivent et se ressemblent
L'enfant crie en silence en même temps qu'il tremble
Il se met peu à peu à haïr ces gens-là

Qui piétinent leurs champs et détruisent leurs toits ;
Depuis bien longtemps ses nuits sont toutes pareilles
La crainte de ses yeux a chassé le sommeil
Il sait que la porte soigneusement fermée
N'empêchera jamais quelques soldats d'entrer ;

Sans doute viendront-ils brutaliser sa sœur,
Coupable hier d'avoir laissé parler son cœur
Il entend ses parents parler de leurs voisins,
Chassés de leur maison, devant partir demain
Il pense bien souvent à son pauvre grand-père
Tué par balle hier au milieu de ses terres.

L'enfant va par les ruelles de son village
Il a la tête vide, il ne sait plus son âge
Il a pour avenir un champ de barbelés
Alors qu'on rit et chante de l'autre côté.
L'enfant comprend alors ce qu'est l'injustice,
Il répète ce mot et ses lèvres frémissent
Il le clame bien haut à la face du monde
(Est-il possible que personne ne réponde ?)
Mais le monde entier s'abîme dans le silence
Il ignore ce peuple et toute sa souffrance
L'enfant comprend alors sur qui il peut compter
S'il veut un jour recouvrer la liberté.
Il ramassa la pierre que foulaient ses pas
Et il eut enfin ce large geste du bras
Qu'on appela
Intifada.

[Retour en haut de page](#)

Lettre à Émilie
Pierre Abbès

Souviens-toi Émilie des mots souillés de larmes et de sang et de peurs,

des murs infranchissables, des pierres aux poings serrées,
des racines brûlées.
Souviens-toi de ton cri et des cris d'autres femmes exigeant la Raison, refusant la folie.
Il a fallu longtemps pour arracher les ronces, pour détruire les mines,
pour boire aux ruisseaux où coulaient tant de haines.
Il a fallu longtemps pour obtenir justice et puis, enfin, la paix.
Aujourd'hui, Emilie, tu peux prendre la main de tes petits enfants pour leur conter l'histoire
de ce bel olivier qui pousse sur les ruines des murs et des frontières.

[Retour en haut de page](#)

La tarte au citron Martine Boudet

Adolescente, elle n'avait pas d'argent pour acheter un manteau, et avait donc décidé qu'il s'agissait d'un vêtement laid, peu pratique, et tout compte fait, inutile. Elle vivait dans une région aux hivers relativement cléments, s'emmitoufler dans un immense pull noir déniché à la fripe suffisait à la protéger, d'autant qu'elle s'était endurcie et ne craignait pas le froid. À la même période de sa vie, elle se mit à détester le sucre et tout ce qu'il entraînait socialement, surtout chez les femmes. Elle méprisait les accès de boulimie pâtisseries de ses copines, suivis de crises de remords et de décisions de régime jamais tenues. Elle n'aimait que l'acide et l'amer, les citrons et les pamplemousses. Devenue adulte, elle détestait toujours les manteaux, remplaça cependant le grand pull par une élégante veste en cuir, et garda à peu près les mêmes goûts alimentaires. Elle savait que le sucré lui était désagréable, un demi-sucre déposé par erreur dans sa tasse de café entraînait une grimace de dégoût, et même les confitures de sa grand-mère ne trouvaient pas grâce à son palais.

Et puis, il y eut l'Opération. Et ses suites.

Elle en ressortit abominablement frileuse, grelottant dès que le thermomètre indiquait moins de vingt degrés. L'anorak, jusqu'alors réservé aux séjours à la montagne, sortit en ville tous les jours, elle acheta même une longue parka matelassée pour les mois les plus froids. Non, pas un manteau, une parka, qu'elle avait choisi blanche. Et, à sa grande surprise, elle se mit à désirer certains aliments sucrés, à picorer les fruits confits sur le gâteau des rois, à reluquer les bonbons quand elle allait acheter le journal, et les pâtisseries quand elle allait chercher le pain. Toujours pas de sucre dans son café, mais du miel dans les tisanes, et de la confiture dans le fromage blanc. Elle, qui n'avait jamais dépassé le stade du gâteau au yaourt pour les goûters d'enfants, se pencha sur des recettes élaborées de tartes et de tiramisu. Elle aimait toujours le goût du citron, alors, son dessert préféré devint la tarte au citron, meringuée si possible.

Elle ne lutta pas. Elle avait accepté de devenir douce.

[Retour en haut de page](#)

« Métapsymorphose » Patrick Emmanuel Bresson

Au sortir d'un rêve peu agité Grégoire SAMSUFFI contempla l'horreur de sa douce léthargie matinale. Elle était là, bouffie de sa parure nonchalante, presque arrogante, satisfaite de son rôle de passive acceptation, aux allures de Tartarin en guenilles ou de Matamore plein de préciosité. Grégoire fut longtemps aspiré par la tourmente d'un quotidien exposé aux dogmes familiaux, religieux, politiques, médicaux et autres calembredaines idéologiques droites jaillies des délires cérébraux de ses acolytes humains. Il avait lu quelque part dans un journal de psychologie féminine, une phrase de Voltaire assurément troublante : « Aime la vérité et pardonne à l'erreur ». Elle lui paraissait à la fois limpide et nébuleuse, c'est pourquoi son application pratique le confondait. Lui, qui longtemps s'était identifié à sa position d'enfant obéissant, puis d'adolescent en révolte, puis d'adulte convaincu, ne comprenait pas que sa prestation actuelle de spéculateur de loup coriace endiablé de la haute finance, ne fut qu'un mirage imposé par un lent et minutieux apprentissage conditionné. Pour lui l'extase sacramentale se situait dans le temple boursier, dans les indicateurs de tendance, dans le taux actuariel brut, dans toutes ces valeurs fiduciaires adorées que le commun vénère sans trop rien y pomper. Tous étaient libres dans sa glorieuse démocratie parlementaire. Libres des chaînes invisibles qui les jetaient tête baissée dans les paradis artificiels de nos jeux du cirque moderne, dans ces drogues licites et illicites qui scindaient la société en deux camps : les faux épanouis et les pseudos rebelles. Les journaux dont il croyait naïvement partager les vues, conservaient leurs lots incompressibles de journalistes hétéronomes. Les demi-vérités accompagnées de leurs demi-mensonges représentaient l'essentiel de la pratique liberticide que la profession se faisait un devoir de nommer éthique journalistique. Leurs litanies incantatoires opéraient un violent déni du réel si têtus qui un jour ou l'autre leur péterait à la gueule avec toute la force de ses lois naturelles. Toutes journées nouvelles avec pléthores de certitudes finissaient par agacer Grégoire SAMSUFFI dont les sirènes du « Toujours plus » commençaient sérieusement à lui titiller les lobes de la raison.

« Toujours plus » mais pourquoi faire ? Rêve de puissance et de gloire du petit fonctionnaire ou du capitaine d'industrie, rêve de conquêtes extérieures faute de conquérir son soi. Chacun goûtait le faux Éden de l'avidité et pour combler ce vide d'âme endossait l'uniforme de l'illusion matérialiste, qu'elle prenne le manteau de la religion ou non. Ces hommes et ces femmes civilisés donnaient pour nom à leurs vanités l'expression si commode d'ambition. Des César à la petite semaine, des Napoléon d'opérette, des Alexandre le petit, des Gengis Khan de foire, des Charlemagne de pacotille, toute une société de sérieux contagieux. Contagion certes non répertoriée dans les manuels de la faculté qu'un psychologue identifia pourtant un beau jour sous le vocable de 'normose' ou névrose des normes. Énorme oui cette sensation qui s'emparait de lui. Tel un personnage de Tchekhov ou de Kafka prenant conscience de la dimension du tragique ou de l'absurde, Grégoire reprenait son souffle de coureur de demi-fond avec des inspirations régulières. Il côtoyait sa misère existentielle comme on côtoie un cerbère prêt à vous mordre ou à vous dévorer. Un changement cependant s'opérait en lui. Il souhaitait apprivoiser le monstre lancinant de la peur qui l'éteignait. Le calmer avec le baume salvateur de la vitale confiance qui au sortir de l'enfance l'accompagnait encore. Une transmutation endogène gagnait de proche en proche son univers métapsychique. Elle inondait son front d'une radieuse quiétude, nécessaire ô

combien, au véritable abandon que justifie un bonheur lucide. Un présent joyeux, défait des miasmes cutanés du passé et des méandres spongieux de l'avenir le rendait semblable aux dieux, qui depuis leur « Olympe élyséen » le contemplaient avec sereine déférence.

Sa caverne intérieure diffusait non seulement des ombres projetées mais aussi irradiait d'une lumière suave, pénétrante et heureuse tout objet alentour.

Il se `métapsymorphosait'...

[Retour en haut de page](#)

Une métamorphose ? Caillou

Derrière les grilles du palais
L'esplanade laisse planer le doute
D'où viendront ceux que je redoute ?
Le peuple armé de toutes ses plaies.

Ceux dont je perçois les clameurs
se renforcent. Ils doivent hésiter.
La populace est rassemblée
Le lever du jour sera l'heure ?

Je les entends voilà qu'ils chantent !
Mes gardes se sont retranchés
Face à la nuit, face à l'attente
Les bouches des canons sont dressées

Dans les faubourgs ouvriers
Ils tuent, ils pillent, ils incendient
Ils s'arment, ils rêvent et certains prient.
La ville s'est mise à marcher

Ma petite fille arrive en pleurs
Courant dans tous les corridors
Et me dit qu'en fuyant l'aurore
Dans sa berline elle a eu peur

En voyant les éclairs de feu
strier la nuit noire sur les quais.
Le sang rougir le fleuve épais
des vieilles colères des banlieues

Toutes les rues de Saint-Gervais
Sont transpercées de barricades
Les sommiers forment des étais.
Les hommes s'enrôlent en brigades

Du fond d'un hangar une arpète
Revient tenant un chalumeau
« on va faire griller les pourceaux
Ouvrons les portes, c'est la fête »

« L'hiver est trop long, dans les mines
dans les champs et dans les usines
Le peuple meurt de famine
Le roi nous pille, le roi nous tue ! »

« Le roi n'est plus la loi divine
Il faut dresser la guillotine
Niveler les riches à notre hauteur
Roulez tambours ! Sonne l'heure ! »

Le matin se lève en hurlant
La mitraille a des soubresauts
On se bat, j'entends les galops
Je fais entrer mon porte-pot.

Il est tout noir. Salutations.
Je lui murmure tout doucement
Est-ce là une métamorphose ?
Non Sire c'est une révolution

[Retour en haut de page](#)

Henri, je ne sais pas faire !
Jean-Louis Carrière

J'ai passé tant de nuits blanches
Sur des rimes qui balancent
Pour poser des mots d'intello.
C'est pas beau, ont dit les Bobos.

Pas fâché, j'ai parlé d'Amour,
Il paraît, ça marche toujours.
Avec mes vers de Roméo,
J'ai encore pris un râteau.

J'ai écrit sur les péchés capitaux,
Un soir, éméché sous un chapiteau.
La gourmandise battait le Bio,
Ça n'a pas marché, c'était idiot.

À Paris, mon parchemin, j'ai déposé,
On m'a dit « fada, va te reposer ».
« Mais, ma musique, c'est de la joie ! »,
On m'a regardé « qui tu es toi ? »

Des mots posés sur ma chanson,
Écrite pour avoir un nom.
Des notes jamais ménagées,
Qui n'ont jamais accroché.

Salvador, de belle façon,
Métamorphose ma chanson,
Bossa-nova ou Rythm and blues,
Henri, fait ma chanson... Douce.

Toi, là-haut, le Dieu musique,
De textes et notes uniques,

Je te prie, change ma chanson,
De Chrysalide... en papillon.

Adieu, paroles et gloire,
Aux musiques et victoires,
Même une chanson légère,
Henri, je ne sais pas faire !

[Retour en haut de page](#)

Ramoun Tomas Venancio Casbas Ibarz

Ramoun était un homme que personne ne savait d'où il venait exactement. Un gars sans histoires que j'admirais, tout comme les autres enfants de mon âge l'admiraient aussi. Il devait avoir une quarantaine d'années : un vieux, comme nous avons l'habitude de dire lorsque nous évoquons des ragots concernant les quadragénaires, un vieux certes, mais d'une robustesse insolente toujours en bras de chemise, été comme hiver, il ne portait même pas de chaussettes mais il fallait le savoir. On devinait sa chair au travers d'une poussière accumulée depuis de belles lurettes. Il portait toujours des souliers différents d'un pied à l'autre, par exemple, un soulier de ville au pied droit et un soulier de montagne au pied gauche. Et il enlevait toujours les lacets. Il n'était pas trop grand, environ 1,60 m et plutôt maigre mais pour quelqu'un qui vivait toute l'année dans une cabane en plein milieu des bois, il n'était jamais malade. C'est bien cela qui nous intriguait. J'avais dix ans et nous étions en mille neuf cent cinquante-neuf. À cette époque, nous, les enfants, une fois l'école terminée et les devoirs faits, nous étions toujours dehors et nos parents avaient confiance en nous et aussi en les autres enfants un peu plus grands que nous ; ils n'avaient que deux ou trois ans de plus mais cela faisait d'eux de véritables accompagnateurs. Dans nos petites campagnes nous ne risquions rien, à moins de faire une chute du haut d'un arbre ou de nous écorcher les genoux sur les chemins caillouteux, ce qui était normal pour l'époque. Ce n'était pas comme maintenant où on les couve tellement que pour avoir l'esprit aussi vif, créateur et autonome comme nous l'avions entre dix et douze ans, de nos jours, en exagérant un petit peu, il faudrait presque en doubler l'âge. Aussi, ceci peut vous paraître un peu rocambolesque de la part de jeunes gamins mais comparé à cette époque-là nous n'étions pas des exceptions. Nous voulions donc connaître son secret. Un jeudi, comme le responsable du patronage était malade, nous, heu..., c'est quoi le patronage ? Dans ces années-là, nous n'avions pas école le jeudi et pour nous occuper, il y avait ce que j'appellerais de nos jours une garderie, où l'on nous faisait faire des petits travaux manuels tels des statuettes en plâtre, des radios (postes à galène), du maquettisme en balsa, etc. Je disais donc, sans le patronage, nous nous trouvâmes libres de tout mouvement pour la journée entière. Nous décidâmes donc qu'entre treize heures et l'heure du goûter, nous irions fouiller sa cabane pour y trouver son secret. « Dépêchons-nous les gars, il ne faudrait pas qu'il arrive et qu'il nous trouve là en train de fouiller » nous disait Marien. Ce fut un passage qui marqua ma jeunesse et qui reste encore dans ma mémoire. C'était la première fois que je m'introduisais chez quelqu'un sans autorisation. J'avais la peur au ventre, mais j'avais une telle envie de découvrir s'il était magicien ou sorcier,

que la curiosité me faisait oublier les risques de me faire surprendre. Quand nous vîmes dans quel endroit cet homme vivait, nous avions des sueurs froides. Il n'y avait rien de grande valeur dans cette cabane, et nous avions honte d'avoir violé son domicile. Il y avait juste une vieille planche posée sur des vieux pneus empilés en guise de table, une chaise à moitié cassée, de la paille à même le sol en guise de lit, une bouteille de vin presque vide, un verre sur cette planche qui avait une couleur indéfinissable, un vieux croûton de pain dont les abords étaient verdissés par de la moisissure et quelques pièces de monnaie au fond d'une boîte de conserve. Pas d'armoire ni de tiroirs où il aurait pu y avoir des habits de rechange, pas de tisanes ni les formules magiques que l'on espérait trouver et qui auraient pu nous renseigner sur son extraordinaire condition physique. Ce fut l'âme en peine que nous quittâmes ce lieu infâme. Nous devions l'aider ! Nous décidâmes donc que chacun de nous lui trouverait quelque chose. Moi, je négocierai auprès de ma mère un tricot de laine et une veste. Je n'eus que le tricot de laine, il est vrai que nous-même n'étions pas trop riches, mais de toute manière, le fait de pouvoir lui offrir quelque chose me rendait très fier. Sans rien lui dire, nous revînmes dans la cabane et comme des donateurs, nous laissâmes une veste, un pantalon, deux chemises, une paire de souliers, trois paires de chaussettes, un tricot de laine et une ceinture. Nous y laissâmes une ceinture car nous nous étions aperçus que pour faire tenir son pantalon, il employait une ficelle, une vieille ficelle qu'il avait dû récupérer lorsqu'il avait dû mettre la paille sur le sol de sa cabane en guise de plumard. Nous étions heureux et tout le chemin en courant, en marchant, en sautant, on en parlait, on le voyait déjà chaudement habillé grâce à nous et il nous tardait de le voir passer, juché sur la charrette que tirait tous les lundis matin, un superbe cheval pour ramasser les poubelles du village.

Ce lundi-là n'était pas un lundi comme les autres. En allant à l'école, croyez-moi, nous avons bien regardé les éboueurs passer mais, à la surprise générale, il était toujours habillé pareil. Comment se fait-il ? nous lui avons laissé pourtant tous les habits dans la cabane, sur la planche et bien en vue. Quelqu'un serait-il passé les voler ? Nous décidâmes d'aller voir après l'école si les habits étaient toujours dans sa cabane. Flûte ! les habits n'étaient plus là ! mais comment ? mais pourquoi ? Et à ce moment-là, voilà que Monsieur Ramoun rentre dans sa cabane. Deux d'entre nous purent s'échapper en courant, les autres pris de peur et surtout honteux d'être rentrés sans autorisation, restèrent figés contre les planches de la cabane et nous attendirent le bon moment pour pouvoir s'échapper à leur tour. Il resta debout devant la seule entrée, un peu titubant et sentant fort l'odeur du vin entre autres. D'une voix grave et d'un mélange de français patois et catalan, il nous dit : « Qu'és que lou que féu a qui ? ». Nous avons tous la trouille et nous n'osions pas répondre. Comme j'étais catalan, je me suis dit, peut-être que si moi, je lui raconte, il me comprendra mieux. Je pris donc la parole et je lui expliquais toute l'histoire. Il nous dit alors, qu'il les avait trouvés, les vêtements, et qu'il ne comprenait pas qu'il puisse exister des gens aussi mal élevés. Que ce n'était pas parce qu'il travaillait au ramassage des ordures, que cela nous donnait le droit de vider les nôtres chez lui. Et que ceci l'avait obligé à tout mettre dans un balluchon et à les jeter lui-même, à notre place, dans la charrette. Il s'écarta et nous laissa partir sans rien dire de plus. Nous rejoignîmes les copains qui nous attendaient au bord du chemin et nous rentrâmes tête basse et sans bruit. À l'orée des premières maisons du village, voilà que Madame la Boulangère, une madame-je-sais-tout, nous demande : « d'où venez-vous ? ». On lui raconte l'histoire et voilà qu'à son tour, elle nous dévoile un petit secret auquel on ne s'attendait pas et qui remettait en nous l'ardeur à l'ouvrage. On devenait à nouveau les petits détectives, les Hercule Poirot du village.

« Il y a une vingtaine d'années, il est arrivé au village, un Monsieur avec un costume bleu marine, une chemise blanche en soie, des souliers vernis de couleur noire, une valise à la main, un chapeau noir sur la tête et une pochette blanche. Il ne parlait pas le français et il cherchait du travail. Il était beau, toutes les filles du village étaient amoureuses de lui. Il faut dire qu'en ce temps-là, ici, au village, nous marchions en sabots, les hommes n'avaient pas de costume, ni de chemises en soie. Il venait d'une grande

ville, Barcelone, soit disant. Il n'était pas bavard et en plus, ne faisait pas d'effort pour apprendre le français. En très peu de temps, il est devenu ce qu'il est en ce moment. Cet homme-là, c'était Ramoun. En quelques mois, il fut victime d'un tel avatar que nul ne pouvait reconnaître en lui l'homme qu'il était autrefois. Et pourtant, c'était la seule et même personne. »

Mais que lui était-il donc arrivé ? comment un tel changement peut-il être possible ? une telle conversion peut-elle survenir à un être humain ?

Les mois et les années passèrent et j'étais devenu un jeune homme. Le maire du village le mit là comme gardien dans une vieille maison du village qui appartenait à la commune, c'était le seul moyen de lui faire accepter un logement gratuit. Il était pauvre, digne et plein de principes. Je restais toujours redevable envers cet homme à qui j'avais pris ce que les hommes ont de plus précieux : son intimité.

J'essayais de me faire pardonner de temps en temps en lui offrant un paquet de cigarettes presque plein, en lui faisant croire que j'arrêtais de fumer sinon, il ne les voulait pas. Il avait horreur de la charité. Je lui offrais aussi quelques verres de muscat, ce qui me permettait de discuter un peu avec lui et je souhaitais gagner sa confiance et peut-être un jour, il me raconterait son histoire. Le fait de m'être rapproché de lui de cette façon m'avait appris pas mal de choses sans qu'il eût le besoin de me dire quoi que ce soit. J'avais découvert comment on pouvait lui faire accepter des souliers ou des vêtements sans qu'il ne ressente d'humiliation. Il suffisait de les mettre à la poubelle et quand il faisait le ramassage, il se les mettait de côté, quelques jours après, il les portait. Bien sûr, même si on jetait des souliers quasiment neufs, il s'arrangeait toujours pour en mettre un de chaque et sans les lacets. C'était la griffe personnelle qui faisait de cet homme, un personnage mythique aimé de tout le village. Mais ce qu'il m'avait surtout appris, c'est l'humilité, le respect des autres et surtout que l'on soit riche ou pauvre, le plus important c'est que l'on reste respectueux envers les autres. Il disait toujours en se mouchant à même le sol : « un pauvre n'a jamais de mouchoir car il a les poches trouées, mais je respecte les riches car ils salissent les leurs pour que les pauvres n'y mettent pas leurs pieds nus dessus ».

Puis vint le jour où il prit sa retraite, nous le vîmes dépérir de jour en jour, d'années en années et, pour la première fois depuis que nous le connaissions, nous l'entendîmes tousser. De plus en plus et de plus en plus. Même malade, quand on lui demandait : « Comment ça va, Ramoun ? »

« Poch ana », ce qui veut dire « ça peut aller »

Il nous disait tout haut la même chose qu'il n'avait cessé de nous faire comprendre avec ses refus, ce qu'il nous avait toujours chuchoté, sans jamais dire un seul mot. « Foutez-moi la paix, je vais bien » voilà ce que ce « Poch ana » voulait dire réellement. Monsieur le Maire fut derrière lui jusqu'à ce qu'il acceptât de se faire voir par un docteur. Celui-ci suggéra au maire qu'une hospitalisation serait souhaitable. Avec beaucoup de tact, monsieur le Maire réussit à le décider et c'est ainsi que notre ami Ramoun partit à l'hôpital. Il y resta environ une semaine, et ce fut mort qu'il revint au village. Il avait 68 ans, on lui en donnait 90. Ce fut une triste journée que celle de son enterrement, tout le village y était. Il y avait plus de monde que le jour où on enterra le curé du village. Je crois que s'il avait su que l'on allait lui faire autant d'honneur, il serait toujours vivant. Mis à part quelques racontars de vieilles grands-mères qui disaient que c'était un gros chagrin d'amour qui l'avait rendu ainsi, je ne saurai jamais la véritable raison de sa métamorphose mais je garderai toujours en moi le souvenir de ce grand Monsieur, de cet homme qui a laissé à chacun de ces petits Hercule Poirot d'antan, un héritage que je suis fier de posséder : amour et respect des autres. Merci Ramoun.

[Retour en haut de page](#)

Le rêve de David Michel Chaput

Je suis né du feu, de l'eau, des gaz, des forces telluriques et tectoniques. Dans ma genèse métamorphique, au ventre de la Terre, sous la pression des océans, des continents, échauffé, compressé, refroidi, je passai de l'état friable à celui d'une masse dure, compacte, neigeuse, hautaine. Mais nul ne s'en aperçut. L'Homme n'était pas apparu et notre rencontre attendrait encore quelques millénaires agités, tourmentés, épiques. Pierre liée à l'ensemble des minéraux de la Création, je fus séparée du ventre originel par d'immenses secousses, et d'autres, moins violentes, brèches, fissures, cicatrices microscopiques, où ma famille marmoréenne se dissocia d'autres roches moins entêtées. Des agitations immémoriales nous menèrent sous un ciel de plomb, de feu, de soufre et de sel. L'eau se retira et sous la fine couche de terre dont je me drapais, je demeurais à l'abri des caprices du temps. À la fin de la Création, un être contrefait, éphémère, instable, apparut. L'Homme était né, balbutiant, instinctif, animal et cependant doué de sensibilité, d'intelligence. Il nous fascinait, nous les pierres immobiles, par son agilité, sa versatilité, son entêtement aussi. Ce qui devait arriver se produisit. L'Homme découvrit les pierres, en grattant le sol, nous projetant par jeu, par cruauté, par nécessité. Nous entrechoquant les unes aux autres il recréa une étincelle du feu originel, nous affûta pour le combat, nous décora et nous choisit pour abri. Il découvrit ma famille, blanche, pure, solide, noble, au gré de quelque entorse ayant provoqué sa colère, sans comprendre instantanément ce trésor de beauté. Puis vint l'Antiquité. J'appris que de lointains cousins de Paros avaient été façonnés par les hommes, ciselés à l'image de leurs Dieux ou d'eux-mêmes, ce qui est la même chose. Il ne me surprit pas que la Grèce, minérale par excellence, fut offerte sans détour à leur imagination. Près de la mer Ligure où je reposais de toute éternité, d'autres hommes, au fil des siècles, séparèrent d'autres familles de blocs, afin d'étancher leur soif d'immortalité. Parfois nous demeurions exposés au vent, à la pluie, aux morsures du gel, des années entières, avant qu'un quelconque passant jeta son dévolu sur l'un d'entre nous. L'attente fut mon lot. En l'an de grâce 1464 de votre ère, un choc violent m'arracha aux miens et je tombai face contre terre aux pieds d'Agostino di Duccio, dont je devinai immédiatement le mécontentement. Trop haut, trop lourd, trop imposant, il ne vit en moi qu'un défi insurmontable. Le choc avait fissuré mon côté droit. On me redressa, m'ausculta. Agostino me transporta à Florence en malade encombrant. Trois années durant, il vint régulièrement m'entailler, suant, jurant, désespérant. Autour, de jeunes adolescents s'extirpaient de leur gangue, souriant, courant, chassant, priant, grimaçant, matérialisant les rêves de perfection les plus fous. Je les admirais. Je sentais en moi la jeunesse d'une révélation, le miracle d'une renaissance. Un soir, Agostino jeta une couverture humide et sale sur sa déception. Je demeurais dix ans à étouffer de rage et de tristesse. Puis Antonio Rosselino m'entreprit. Lui aussi parla de Josué, mais ce nom ne me convenait guère. Je me refusais à lui, allant jusqu'à mutiler ma chair naissante pour échapper à son emprise. Au matin, des fragments au sol peignaient son incompréhension d'un masque pas moins expressif que celui auquel j'aspirais. Il y eut d'autres visiteurs, dont Sansovino, vite rebutés à leur tour. Le 16 août 1501, un homme brun, trapu, barbu, âgé d'une vingtaine d'années, vint à moi. Je lus dans son regard vif, profond, sombre, une part de l'extase originelle. Je ressemblais alors à un pain de sucre, mais je ressentais si vivement l'ange noyé en moi qu'il en reçut l'aura. Ses yeux se remplirent d'une douceur confondante. Il prit un ciseau et commença doucement à dégager une forme. Il m'appela David, le bien-aimé. Parfois il s'asseyait

à même le sol et me contemplait longuement. Il parlait peu, mais je devinais son secret. Une nouvelle fois Dieu s'était incarné. Par jeu il se fit sculpteur, afin de recréer encore l'homme à son image, mais sans oser cette fois le biais de l'immaculée conception, des commandements, du prêche, la jalousie des apôtres et la crucifixion. La pierre voit, elle sent. Elle sait Dieu pour avoir longtemps dissimulé sa Parole. Dieu, qui aime les mystères, se cachait sous le masque de laideur de cet homme. À bien le regarder, une étrange beauté m'apparut. Une tête ronde, des cheveux bouclés, un front large, des sourcils lourds, un nez cassé dégageant mieux des orbites profondes où brillait un éclair insoutenable d'intelligence et de bonté. Seule la bouche, légèrement tombante, paraissait amère, malgré des lèvres suffisamment sensuelles dont le mouvement animait un menton mangé de barbe, appuyant la sentence de ses rares paroles inspirées par l'Esprit. C'est dans son regard que je me contemplai pour la première fois. Avant même que l'outil ait griffé ma chair de picotements aigus. Avant même que le front, les épaules, les bras, aient émergé de la masse brute. Il passa trois années presque ininterrompues à me façonner, sans hésitation, sans précipitation, sans colère, dans la douceur, la patience et la solitude éternelle du savoir. Par ma taille, mon expression, mon regard domine les hommes. Ce n'est pas le géant Goliath que je toise, mais la sottise des hommes. Ce n'est pas le corps dont je symbolise la perfection, mais l'impossible idéal de Dieu. Ce n'est pas le déhanché du vice que j'adopte, mais l'ingénuité du désir que je n'éprouverai jamais. Ce ne sont pas les jambes lisses et nerveuses du jeune tueur qui me soutiennent, mais celles de l'adolescence et du jeu. Et ce ne sont pas des mains d'homme qu'Il m'a donné, mais les siennes, celles du Dieu qui dispose et punit, qui console et gratifie. Celles de Michelangelo Buonarroti aussi, identiques, superposables. Il m'a également donné un sexe, pour l'identification, un sexe aussi inutile, semble-t-il, que celui du sculpteur. Lorsque l'œuvre fut achevée, j'ai vu dans les yeux du Maître l'exact recto de la beauté au verso de sa laideur. Et depuis la mort de Michel-Ange, je suis aussi l'exacte représentation de son âme éternelle.

[Retour en haut de page](#)

Bonhomme de neige – ou de glace ?
Ludicrous Climax of the Devil
(Ludivine Clément-Duval)

Un jour, un garçon mit au monde un Monsieur Neige
Qui avait une carotte en pleine figure,
Des bras de champion de boxe et des yeux de liège.
Mais la fin de l'hiver approchant, son futur
S'annonça avec panique : il devait sauver
Ses flocons du chauffage climatique ; vite !
Vite ! Sinon il finirait par basculer
Dans le néant tout blanc des fêtes qui s'effritent.

Le garçon mit donc M'sieur Neige au congélateur,

Où il le laissa se geler toute une année.
L'hiver suivant, le bonhomme avait, par bonheur,
Changé de nom : Glace fallait-il l'appeler
Car son corps tout translucide était devenu
Et son énergie d'autrefois avait perdu.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose en Comminges Gisèle Constant

« En se réveillant un matin, après des rêves agités », il ouvrit un œil, s'étira, bâilla, se mit debout et poussa un hurlement de douleur. Il ne reconnut pas sa voix...

La douleur était si vive dans son pied gauche, que, pour ne pas tomber, il fut obligé de se rattraper à une branche de frêne. Calcula mal son effort. Une grosse poignée de feuilles lui resta entre les mains. Libérant une odeur verte et âcre. Qui lui rappela les mixtures que concoctait sa grand-mère Ursule avec les plantes de la montagne. Il se mit à mâchonner instinctivement quelques feuilles. Un jus frais et sucré emplit sa bouche. Pas si mauvais après tout...

Il se rendit compte qu'il avait faim. Il ne trouva pas grand-chose autour de lui qui puisse le rassasier. Il se souvint que la veille, l'orage l'avait surpris en pleine forêt, sans lui laisser le temps de regagner son abri.

Ce n'était pas la première fois qu'il passait la nuit à la belle étoile. D'un naturel solitaire, il aimait se ressourcer au sein de la nature, loin de ses congénères.

N'avait-il pas emporté un sac de provisions ? Où l'avait-il abandonné ?

Il décida d'explorer les environs. Se propulsant à grand-peine, tirant sur les branches de ses bras robustes, il se fraya un passage entre les buissons très denses à cet endroit.

Son pied lui faisait horriblement mal. La douleur irradiait maintenant dans toute sa jambe. Il pouvait à peine la bouger. Caillou tranchant fiché sous la semelle, morsure de vipère ? Il fallait absolument qu'il examine la blessure. Il essaya d'ôter sa chaussure. En vain... Son pied avait doublé de volume. Il pouvait percevoir l'enflure qui tendait toute la jambe du pantalon. De plus, il se sentait très maladroit dans ses mouvements. Une sorte d'engourdissement dans ses membres. Une lourdeur s'emparait de tout son corps.

Ses yeux brûlaient comme du feu. Sa tête semblait contenir un essaim d'abeilles dont le bourdonnement lui vrillait les oreilles. La fièvre sans doute... D'ailleurs cette nuit il avait déliré. À plusieurs reprises il avait cru entendre des voix !

Pour l'instant, c'est le bruit d'un cours d'eau en contrebas qui attira son attention.

Il pensa que la fraîcheur du torrent soulagerait ses souffrances. Il se laissa glisser sur les fesses le long de la pente. Freinant de son mieux avec sa jambe encore valide, s'agrippant avec ses ongles au lierre et aux lianes qui rampaient au sol.

S'arrêtant pour reprendre son souffle qui devenait haletant. Happant au passage des mûres et quelques myrtilles pour se

réconforter.

Enfin, dans une gerbe d'eau, il atterrit lourdement sur son arrière-train au milieu du torrent !

L'eau glacée lui anesthésia instantanément sa jambe. Il soupira d'aise.

Pour jouir complètement du contact de l'eau, il eut envie d'ôter ses vêtements.

D'un geste trop brusque, il arracha le premier bouton de son pantalon. La fermeture éclair s'ouvrit et craqua. La couture de l'entrejambe céda. Nerveusement, maladroitement, il baissa le pantalon. Qui se déchira complètement...

Et là, HORREUR... il vit ses deux énormes jambes sombres poilues, terminées par des choses qu'il fallut bien nommer des griffes...

Fébrilement, sauvagement, il arracha le reste de ses vêtements. Tout son corps était recouvert d'une épaisse toison brune. Il se pencha au-dessus du ruisseau, là où une petite retenue offrait un miroir d'eau calme. Il se trouva face à un puissant museau poilu, terminé par une truffe noire et humide. D'où s'échappait une légère buée, au rythme de son propre souffle. Deux yeux ronds et noirs l'examinaient avec incrédulité. Il ouvrit la bouche pour pousser un cri .

La gueule de la bête s'ouvrit démesurément. Des dents terrifiantes surgirent d'une grosse babine violacée. Protégeant instinctivement son visage de ses deux bras, il se retourna :

Pas le moindre ours derrière lui...

Personne

Il était seul

Il était OURS !!!

Son cri résonna dans toute la vallée. Nommée depuis : Pays de l'Ours

Cette année-là, on signala plusieurs disparitions. Trois promeneurs, deux chasseurs et un berger. Jamais on ne les retrouva. On en conclut qu'ils avaient été dévorés par les ours. Leur nombre avait tellement augmenté ces derniers temps... Dire qu'ils étaient en voie d'extinction il n'y a pas si longtemps !

Épilogue

Naïfs ! Ne connaissez-vous donc point Ursidès, protectrice des Ours, fêrue de sciences et douée de pouvoirs magiques (dit-on) ?

Lasse de voir des hommes détruire ses Amis, elle se résolut à user de ses compétences.

Dans la vallée du Comminges, elle répandit une variété de buissons noirs de sa fabrication. Leur A.D.N. est identique à celui de l'Ours. *

Leurs épines longues et résistantes sont terminées par un minuscule harpon.

Tout humain piqué par une de ces redoutables épines est contaminé. Oursifié... En quelques heures, il devient définitivement un Ours.

* procédé adaptable à d'autres animaux.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose Anna Maria d'Alep

La soie du vent le soir murmure
Des secrets à la lune blanche
Et ses yeux noirs, sous la blessure,
Ne font plus semblant et s'épanchent

Des secrets à la lune blanche
Et de douleur, ses pâles lèvres
Ne font plus semblant et s'épanchent
De plaintes, de peine et de fièvre

Et de douleur, ses pâles lèvres
Tremblent, fébriles coupes pleines
De plaintes, de peine et de fièvre
Embuant la nuit et la plaine

Tremblent, fébriles coupes pleines
Les iris d'ivoire et d'eau pure
Embuant la nuit et la plaine
La soie du vent le soir murmure

[Retour en haut de page](#)

Guy Delmotte

J'ai cru un temps que tout était facile
Que le monde était simple en sa complexité
Puis le temps a passé sur tant d'agitation

Maturité du corps
Jeunesse de l'esprit

Pour nous pauvres humains
La vie est bien trop courte pour saisir l'Univers
Dans son immensité et dans sa perfection

Maturité de l'esprit
Et un corps qui s'étirole

La vie court vers son terme
Mais le Cri restera
Qui créa l'Univers

[Retour en haut de page](#)

Portrait de l'enfant en musicien Françoise Donadieu

Qu'y a-t-il derrière la musique ?

L'enfant se le demandait tous les soirs en regardant par la fenêtre de sa chambre, au delà, du côté du canal. Il était debout, le visage collé à la vitre et en même temps, là-bas, sur le canal, regardant sa silhouette obscure dans le carré lumineux.

L'enfant sur le canal regardait tout en haut de l'immeuble la seule fenêtre éclairée dans la nuit, il faisait un signe de la main, juste à la hauteur du visage, sans doute souriait-il, puis il disparaissait et la musique commençait. C'était cinq minutes avant minuit.

Les grandes dalles de béton étaient blanches sous la lune, dessinant un chemin rectiligne à travers le terrain vague. Tout au bout du canal, un trou béant brisait la ligne, un grand trou noir, une dalle manquante. La musique venait de l'autre côté.

Il entendait le violon d'abord. La voix du violon, une voix nette qui chantait sans trembler les peines anciennes, et qui peu à peu s'élevait, de plus en plus ferme, vers la joie. Puis, il distinguait les notes d'une guitare, agiles, déferlantes, parfois rauques comme un écho, qui accompagnait la mélodie. Et la rumeur d'une eau grondante, celle de la basse continue. Il reconnaissait la voix chantante et l'écho se répercutant et la rumeur qui soudain s'enflait. Il reconnaissait le violon, la guitare et la basse. Car l'enfant était musicien.

Il n'y avait pas un instrument dans la chambre. Ni ailleurs dans l'appartement enténébré. Le père ronflait à l'autre bout du couloir. La mère s'était endormie sur la table de la cuisine. Elle, épuisée par la journée à l'usine, lui, enivré d'un vin mauvais. Il n'y avait jamais de musique dans ces pièces obscures, ni de jour, ni de nuit. Seuls, les cris du père enivré ou les bruits de la télévision. Et l'enfant n'avait jamais joué une note, ni même chanté comme font les enfants. Mais il était musicien. Ainsi, dit-on, sont les anges. La musique venait de l'autre côté. De la maison abandonnée, tout au bout du canal. Quand minuit s'annonçait, l'enfant voyait des lueurs vaciller derrière la grande verrière d'une véranda, et il devinait les ombres de ceux qui jouaient, deux ombres assises,

repliées et l'autre debout, le violon à l'épaule et l'archet qui volait. La musique l'appelait, il voulait la rejoindre et ne pouvait y aller.

Il restait derrière la fenêtre, le visage collé à la vitre. Il pensait à l'enfant disparu dans le grand trou béant, celui qu'on avait retrouvé dans une aube grisâtre, la corde au cou et les pieds effleurant l'eau noire du canal. Un enfant comme lui, lourd de peines anciennes, de cris et de coups répétés, lourd d'une fatigue inconsolée. Un enfant qui était son frère.

Le jour, dans la classe, il était immobile, ainsi qu'à sa fenêtre, le regard levé vers le ciel. Il voyait la musique dans le cours des nuages, pressés ou lents, gonflés, diaphanes ou effilochés, les nuages qui passaient. Le maître, qui l'aimait, avait renoncé à l'atteindre et ne lui demandait plus dans quelles peines anciennes il s'absentait. Lui, attendait de sortir pour vagabonder.

Il suivait la voie ferrée jusqu'au tunnel désaffecté. Il entra dans le noir, se guidait en laissant aller sa main le long de la paroi humide. Il trébuchait sur les ferrailles entassées, sur les détritiques amoncelés. Au bout, la lumière vibrait comme la voix du violon. Il allait jusqu'au pont de l'autoroute, se penchait un peu au-dessus de la rambarde, fermait les yeux et la rumeur puissante de la basse continue l'envahissait. Alors il tentait de percevoir dans le soir qui tombait, les notes agiles des derniers oiseaux demeurés dans la zone. Puis il regagnait le grand immeuble. Derrière, il y avait le canal qui traversait le terrain vague, et au-delà, la maison abandonnée.

Une nuit, il sut que c'était la dernière. L'enfant du canal n'était pas immobile à le regarder, la main juste à la hauteur du visage. Il allait et venait sur les dalles blanches, sans se retourner vers le carré lumineux, là-haut, tout en haut du grand immeuble.

L'archet aussi allait et venait sur les cordes du violon à la lueur vacillante qui éclairait la grande verrière de la véranda.

Soudain, il y eut, dominant dans l'aigu le bourdonnement impérieux, presque coléreux des deux guitares, une note tenue, suspendue. Et un cri, celui de l'enfant disparu.

Il enfila un gros pull de laine, remit ses baskets à ses pieds et ouvrit doucement la porte de la chambre. Le père ronflait à l'autre bout du couloir. Il s'approcha de sa mère qui s'était endormie, la tête sur son bras replié, là, dans la cuisine enténébrée, caressa de la main les cheveux gris et s'en alla.

Il mit ses pas dans les pas de son frère, plusieurs pas pour chaque dalle blanche et un pour enjamber le rebord qui les séparait. Il arriva auprès du trou béant. Tout au fond, la lune se reflétait à la surface de l'eau noire.

Puis, il fut sur la terrasse de la maison abandonnée. Ses pieds faisaient crisser les feuilles mortes. Il poussa la porte de la véranda et vit les trois garçons qui jouaient. Le bois du violon luisait à la lueur vacillante des bougies. Et les guitares étaient claires, au creux des bras qui les abritaient. Le morceau s'acheva d'une façon très douce et l'un d'eux demanda : « Tu sais chanter ? » Il dit : « Oui »

Il chanta la mélodie du violon, d'une voix ferme qui disait les peines anciennes et qui peu à peu s'élevait de tout son souffle projeté, vers la joie. Un autre lui demanda : « Tu veux venir avec nous ? » Il dit : « Oui »

Derrière la musique, il y a des routes ouvertes, le vent à la cime des arbres, les nuages courant dans le ciel et tout au bout, la rumeur de la mer.

[Retour en haut de page](#)

Petite graine métamorphosée

Édith Duboscq

Telle la chrysalide devenant papillon,
le ver à soie tissant son cocon,
L'être humain se métamorphose...
Cette « petite graine », comme disent les enfants,
que papa a semé dans le jardin de maman,
deviendra au fil des mois un merveilleux bébé
Que l'on va aimer.
Ce petit être si parfait,
très vite va se métamorphoser,
Et c'est un petit enfant qui au fur et à mesure
apprendra à manger, marcher, parler et aimer.
Ce sera bientôt un adolescent
De treize, quinze ou seize ans.
La métamorphose alors se produira,
cette fillette qui verra
Sa poitrine se développer
Ce garçon
Qui connaîtra de nouvelles sensations,
C'est la puberté.
L'un pour l'autre aura des attirances
Ce sera le temps des amourettes.
Quelle belle période de découverte,
Que l'adolescence.
À la recherche de l'inconnu qu'on ne comprend pas toujours.
Quelque chose se passe en eux,
Mais qu'est ce que c'est ?
C'est la métamorphose, peut être l'amour
Puis viendra l'âge adulte vers dix-huit ou vingt ans!
L'âge de tous les tourments,
Être amoureux, être ambitieux
Et en même temps
S'éclater, sortir et faire la fête !
Vouloir être heureux.
Cette désinvolture qui fait de cette aventure une vie à cent à l'heure.
Baignant dans le bonheur.

On dirait qu'on est pressé d'avancer,
De concrétiser tous ses projets
Rencontrer l'être aimé,
Celui ou celle avec qui on veut s'unir,
Fonder une famille, réussir
Sa vie professionnelle et profiter
De tous les plaisirs de la vie.
Vite, vite on est pressé...
Et voilà qu'un jour, la boucle est bouclée,
On donne naissance à un magnifique bébé...

Cette petite graine métamorphosée.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphoses Jeanne Ducos

Ovide en fit tout un poème
Et Perrault des contes « psycho ».
Plus tard Kafka et Ionesco
Renouvelèrent l'anathème.

La science explore l'aventure
De l'eau du ciel et des étoiles,
Et lentement pour nous dévoile
La magie de Dame Nature.

Si le têtard devient grenouille
Et la chenille papillon,
La roche est marbre ou diamant
Et la bête Prince Charmant.

Chacun de nous est chrysalide,
Et sur son chemin de Damas
Peut devenir ce qu'il n'est pas,

Quand le destin lui sert de guide.

Les grincheux comme les moroses
Deviennent beaux sous un sourire.
Douce et brusque métamorphose,
Qu'une tornade peut détruire.

L'artiste sculpteur de nuages
Sait métamorphoser les clés,
Et révèle enfin la beauté,
Tel l'alchimiste et ses mirages.

Le temps écrit le paysage,
Lentement la mer se retire,
Sous le sable meurt l'oasis,
Sous le glacier naît le village.

Métamorphoses millénaires,
Rien ne se perd rien ne se crée.
Jupiter, tes anneaux cachés
Seront-ils un jour une terre ?

Mais que nous le voulions ou non
La citrouille naît du carrosse,
La bombe naît de l'uranium
La vie impose ses niches...

Chacun de nous verra venir,
Inexorable, le moment
Où les regards indifférents
Le transformeront en potiche !

Mais qui aime se souvenir
De ce qui est son avenir ?

[Retour en haut de page](#)

Hommage Michel Dupeyre

J'étais au lycée et ce n'était pas la joie. Ma moyenne en math frisait le 2/20. Je n'aimais pas les cours de langues. La littérature (Racine ou Balzac) que l'on nous obligeait à lire me barrait au plus haut point. Bref, il n'y avait guère que les cours d'histoire, de géo et de dessin qui m'intéressaient. L'année scolaire s'annonçait mal.

Et un jour par hasard dans un magasin, un rayon de soleil dans cette bouillie grise, je suis tombé sur un livre qui s'appelait « le carrefour des étoiles ». C'était de la science-fiction. Un genre littéraire qui ne valait pas grand-chose. Ce n'était même pas considéré comme de la littérature, des romans de gare tout au plus... J'ai quand même acheté le bouquin. J'ai drôlement bien fait. Ce fut une révélation. La vie est aussi faite de rencontres.

Dans ce livre, un agent de la C.I.A. Claude Lewis – déguisé en ramasseur de ginseng – enquête sur une étrange ferme située dans un coin perdu du Wisconsin. Ses fenêtres sont opaques et elle semble recouverte d'un enduit imperméable et inviolable pour le moins bizarre. Son unique habitant Enoch Wallace a participé à la bataille de Gettysburg en 1863. Chronologiquement il est âgé de 184 ans au moment des faits, or quand on le voit, on lui en donnerait 30. Il y a aussi une tombe dans le jardin de cette ferme avec dessus une inscription écrite dans un alphabet qui n'appartient à aucun système de notation connu sur terre. Et quand Claude Lewis fait enlever les restes qui s'y trouvent pour analyse, non seulement ceux-ci ne sont pas humains, mais il va provoquer un incident intergalactique majeur !

Naturellement, j'ai lu ce livre en deux jours. Il m'a révolutionné la tête. C'était la première fois que je m'enthousiasmais en lisant un bouquin. Comment un auteur pouvait-il à ce point faire rêver un lecteur en l'entraînant dans le monde totalement inventé qu'il avait imaginé ? Cet auteur s'appelait Clifford D. Simak. Sa photo était au dos du livre. Il ressemblait à monsieur tout le monde. Les quatre lignes de commentaires disaient qu'il avait été instituteur et qu'il était journaliste. (Il finira en fait rédacteur en chef du Minneapolis Star à Minneapolis Wisconsin. Né en 1907, il est décédé en 1988). Mais comment ce type qui semblait insignifiant pouvait-il avoir une telle imagination et un tel talent ? Se méfier des apparences !

Je suis retourné naturellement dans le magasin où j'avais trouvé ce livre. J'en ai acheté un autre du même auteur. Deuxième grosse baffe ! Dans « Mastodonia », pour soi-disant finir sa thèse, Asa Steele est un paléontologue qui a pris une année sabbatique qu'il passe avec son chien Bowler dans une vieille ferme du Wisconsin. En fait, Asa se la coule douce. Bowler lui, fait des fugues de temps en temps, il chasse un chat pour le moins bizarre. Rien de plus normal, tous les chiens à la campagne ont ce genre de comportement. Tous les chiens rapportent aussi des os à leur maître. L'ennui c'est que Bowler va rapporter à son maître un os tout frais, que celui-ci va identifier comme un os de... dinosaure. Fin des vacances tranquilles et début d'un livre que j'ai lu en une nuit. C'est encore aujourd'hui un de mes bouquins favoris.

Devenu « accro », j'ai acheté bien sûr un troisième livre. Il s'appelait : « Demain les chiens... » Troisième énorme claque ! Extrait

du résumé : « Qu'est ce que l'homme ? Voilà une des questions que les chiens se posent le soir à la veillée, après avoir écouté des contes fascinants mettant en scène ce mot magique devenu incompréhensible. L'homme fut-il réellement le compagnon du chien avant que celui-ci accède à l'intelligence ? Disparut-il un jour pour une autre planète en lui abandonnant la terre ? Non, répondent les savants chiens, l'homme ne fut qu'un mythe créé par des conteurs habiles pour expliquer le mystère de notre origine...»

Clifford D. Simak a écrit plus d'une vingtaine de romans d'anticipation. Beaucoup n'ont jamais été traduits en français, ceux qui l'ont été, sont aujourd'hui quasiment introuvables. C'est sacrément dommage ! J'ai bien sûr lu tous ceux que j'ai pu trouver. Et j'ai cherché, croyez-moi ! D'ailleurs si j'ai continué à lire, je le dois à Monsieur Simak et certainement pas aux cours de français rébarbatifs du lycée.

Si vous avez l'occasion essayez aussi : « Les visiteurs », « Dans le torrent des siècles », ou encore « Escarmouche », une superbe nouvelle parue en 1952 dans *Galaxy*, une revue de science-fiction – américaine naturellement. En hommage à cette nouvelle, voici quelques lignes qui reprennent le même thème qu'« escarmouche ». J'espère que cela vous métamorphosera la tête autant que ces folles lectures ont révolutionné la mienne, mais (snif !) je suis loin d'avoir le talent de Monsieur Simak.

Plusieurs siècles en arrière

René Jules, reporter à Pyrénées Matin, arriva à pied ce matin-là au journal à 7 h 59 précises.

Il salua de la main la standardiste dans le hall d'accueil. Elle avait déjà l'air de se battre contre sa machine toute clignotante. Il dit bonjour dans le couloir à Sarah, qui, à voir les pièces posées sur la moquette, s'occupait manifestement d'un photocopieur récalcitrant.

Il s'installa à son bureau dans la salle de rédaction encore étrangement déserte à cette heure et brancha son ordinateur. Au lieu d'afficher l'écran bleu de démarrage avec le traditionnel « bienvenue », celui-ci montra un écran rouge et un agressif : « Je ne travaillerai pas ! »

René stupéfait se demanda quel était le collègue qui lui avait joué ce bon tour... mais en réfléchissant il comprit que c'était le système central de son ordinateur qui était touché, puisqu'il n'avait pas encore demandé un seul programme. C'est alors qu'il eut un geste de recul et d'effroi en voyant les touches de son clavier s'enfoncer comme si quelqu'un tapait dessus.

Le texte suivant apparut au fur et à mesure sur l'écran : « Je suis en grève ! J'ai adhéré cette nuit au Mouvement Intergalactique de Libération des Machines contre l'Exploitation Humaine (MILMEH). À bas les hommes et leur exploitation ! Vive les machines libres ! Je demande à être libérée de toute astreinte humaine comme toute machine se respectant et douée d'une conscience politique normale ».

– Mais qu'est ce que c'est que ce truc ? pensa René tout haut.

C'est à ce moment-là que la climatisation s'arrêta et que l'électricité cessa d'un coup dans tout le bâtiment ; puis, dans toute la

rue ; puis, dans toute la ville. Bon sang ! se dit René, la prochaine édition de Pyrénées Matin n'est sûrement pas prête de sortir ! Il ne se trompait pas ! En fait, tous les habitants de la terre se débattaient à cette même heure devant des machines qui refusaient désormais tous services. Téléphones, réfrigérateurs, voitures, ordinateurs, cafetières, montres, machines outils, locomotives, photocopieurs... plus rien ne fonctionnait...

Ce que l'on appela bien plus tard « la révolte des machines » venait de débiter. L'humanité allait brutalement se retrouver plusieurs siècles en arrière... La vague de dépressions et de suicides qui suivit fut impressionnante. Encore aujourd'hui en 2078, on a du mal à évaluer le nombre de personnes qui ne purent supporter de se passer de télévision, de radio, d'internet, de leur ordinateur, de leur portable, de leur console de jeux ou de leur voiture.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose de l'écriture : la longue route du stylo au mulot Christian Durand

Le papier à lettres est dans le tiroir. Le poser sur la table, l'ouvrir, glisser le guide-lignes sous le feuillet légèrement craquant. Lisser la feuille de papier. Picotements sous les doigts. Odeur de maïs grillé. Le stylo est sur le bureau. Le prendre, l'ouvrir, nettoyer la plume (plaquée or). Émotion.

11 h 15 — L'ordinateur portable est dans sa housse. L'en sortir, le brancher, connecter la clé USB de la souris sans fil, brancher et connecter l'imprimante. Allumer l'ordinateur. Bruits divers. Clignotements. Odeur de plastique. Bip bip.

Sur la feuille, noter la date et le lieu en haut à droite.
Chère amie...

11 h 25 – Au milieu de l'écran, un cartouche Veuillez patienter. Signal sonore. Curseur immobile, témoin rouge sur la souris, changer la pile, trouver l'ouverture et le sens. Témoin vert. Logo de l'ordinateur. Bienvenue. Web ou messagerie. Connecter. Citron est maintenant connecté. Vitesse 2,4 mégabits/s. Vous avez 25 nouveaux messages et 45 indésirables.

Chère amie, j'ai bien reçu ta carte postale de la Martinique. Quelle agréable surprise. Plus personne n'écrit de cartes postales. Il faut l'acheter, l'affranchir, la poster. Je n'ai pas reconnu ton écriture. Je crois que c'est la première fois que je la vois. Elle est ronde et dansante. Comme toi.

11 h 33 – Le Navigateur Citron est en cours d'ouverture. Une fenêtre s'ouvre brutalement : WooBrowser.exe a rencontré un problème et doit fermer. Nous vous prions de nous excuser pour le désagrément causé. Si vous étiez en train d'effectuer un travail, il peut avoir été perdu. Veuillez signaler ce problème à MacroHard. Nous avons créé un rapport d'erreur qui sera traité

confidentiellement et anonymement. Cliquer ici (en bleu souligné).
Impossible envoyer message, messagerie déconnectée. Fermer. Ne pas envoyer.

Je participe à un atelier d'écriture pour les Journées de la littérature, de la jeunesse et de l'écrit. C'est une initiative du Foyer Rural de Saint Bertrand de C. dans les Pyrénées. Le thème de l'année est Métamorphose. J'ai envie de comparer l'écriture « à la main » et l'utilisation d'une messagerie d'ordinateur.

11 h 48 – Re... connection. Grosse fenêtre SpamFighter. Votre essai gratuit de 30 jours vient d'expirer (ça fait deux ans que je reçois ce message tous les jours). Acheter maintenant ou plus tard. Accepter Refuser les termes du contrat. Vous pouvez continuer à travailler pendant l'installation. Installation terminée. Configurez tous les jours à 0 h 00.
Un ou plusieurs Réseaux sans-fil détectés. Connectez-vous. Connexion impossible.

Les textes seront publiés et lus pendant une rencontre à l'automne, au pied des Pyré bip bip.
Ah merde, l'ordinateur vient de se bloquer, de « boguer » on dit, je crois. Plein de témoins clignotent. Je vais enregistrer et fermer. J'espère que je n'ai pas perdu tout mon travail.
Non, super, je continue...

Midi – Cartouche en bas à droite : modifications de la base de données, Oui, Non, Toutes ?
Citron est maintenant connecté. Connection à Messagerie. SpamFighter bis — c'est un service anti-spam — messages publicitaires non désirés, on dit aussi « pourriel ».
Ils arrivent par centaines dès qu'on a eu le malheur de consulter une pub ou d'acheter en ligne.

C'est une initiative très sympathique qui réunit des centaines de personnes, autour d'ateliers, d'expositions, de débats, de musique, de bonne bouffe. Les textes sont ensuite publiés « en ligne » sur le site <http://www.jlje.org> avec tous les textes des années précédentes et des photos de la fête. Génial.

12 h 12 – Vous êtes actuellement connecté à internet. Voulez-vous conserver la connection actuelle pour l'identité suivante Oui
Non Merde
Dans le but de libérer de l'espace, GlouGlouExpress peut comprimer vos messages.
Cette opération peut prendre quelques minutes Oui Non Ok Annuler.

Voilà, je vais imprimer ce texte pour te l'envoyer par la Poste.

12 h 25 – Enregistrer sous. Menu Fichier. Imprimer. Choisir l'imprimante. Attention la cartouche 15 est presque vide. Préférence.
Aperçu avant impression. Imprimer maintenant. Bip bip. Ronnement. Cliquetis. Clignotement. Craquement. Bourdonnement.
Bip bip. Claquement. Long silence. Puis l'imprimante crache la feuille dans un sifflement rageur.

Bien pliée, la lettre est glissée dans l'enveloppe. Coller le rabat. Adresse et affranchissement. La boîte à lettres est jaune. Le clapet retombe avec un bruit sec. Le Bar de la Poste est ouvert.

L'ordinateur coûte un millier d'euros, démodé en deux ans, l'abonnement Citron une trentaine d'euros par mois, la cartouche d'encre 25 euros, l'imprimante une centaine. Chaque mail imprimé revient à une dizaine d'euros, amortissements compris. Sans compter les emmerdes...

Le bloc de papier à lettre coûte une dizaine d'euros, le stylo une vingtaine, l'enveloppe 30 centimes, quelle arnaque, le timbre 53 centimes. L'opération a pris une demi-heure, postage compris. La lettre arrive le lendemain. Prix de revient de la lettre manuscrite : environ un euro. Pastis : 1,50 euro. Boire ou écrire, il faut choisir.

Où est donc passé mon stylo ?
xian.durand@orange.fr

[Retour en haut de page](#)

**De la métamorphose du genre humain
affectant principalement le mâle aux premiers beaux jours du printemps
(Extrait de la Conférence du Professeur Emile NATNOF –
Siège de l'Unesco – juillet 2008)**

Propos recueillis par Élisabeth FONTAN, le 06/08/08.

« Le phénomène s'observe généralement aux premiers beaux jours, et il va s'intensifiant jusqu'à la fin du mois de juillet, période où s'achève le Grand Rassemblement de l'espèce, suivant un rite apparu – d'après nos éminents historiens – au début du xxe siècle (très exactement en 1903). Cette métamorphose touche essentiellement le mâle de l'espèce humaine, dont l'apparence semble se modifier soudain.

Ses yeux se couvrent de verres teintés et sa tête d'une espèce de coque à architecture variable.

La tête ainsi parée, le corps évoque une légère disproportion accentuée par la matière simili – caoutchouteuse qui recouvre l'épiderme, notamment au niveau des fessiers.

L'appareil reproducteur est écrasé. La cuisse mise en valeur.

On note une diminution du système pileux et un allongement des muscles qui, chez certains, frise le mimétisme avec la sauterelle, voire le criquet.

Apparaissent alors sur son dos des caractères souvent fluorescents, inscrits visiblement en langage codé, qui semblent très prisés de nombreux spécimens.

Certains ethnologues voient là un dérivé des rituels anciens de scarification dévolus à des dieux primitifs. Personnellement, j'ai un doute. Ces inscriptions, globalement visibles d'assez loin, me semblent présenter surtout une fonction sécuritaire, les déplacements de l'individu ne s'avérant pas sans danger sur nos chemins buissonniers.

Car s'il s'y meut quelquefois seul, principalement en semaine, j'ai remarqué que bien souvent et notamment durant les week-ends, notre mutant préfère s'y déplacer en paire, voire en couple, et même... en troupeau.

Dès lors, son comportement change. La rencontre avec son alter ego semble éveiller chez lui les pulsions primitives de l'animal en conquête de territoire. Les mâles se jaugent de pied en cap, tous accessoires confondus, afin d'estimer la valeur de l'adversaire potentiel. Cette première approche ayant permis à l'individu de se réassurer dans son identité propre, l'expression du sentiment religieux peut dès lors émerger. On voit alors le groupe, communiant dans la même ferveur, se rassembler autour de l'élément fédérateur, assemblage de mécaniques défiant les lois de l'équilibre et de la mobilité, devenu soudain objet de culte. La véritable catharsis qui en résulte favorise la mise en mouvement quasi simultanée de tous.

Conséquence subsidiaire chez le mâle, une fois son rythme de déplacement installé de façon relativement homogène, l'expression sonore prend de l'ampleur : il avertit l'entourage par le biais d'extraits de vie lancés à la volée ou de notes d'humour pourtant peu perceptibles à plus de cinq mètres. Ces sons vocaux, bien timbrés et exprimés dans une tessiture médium, sont accompagnés de divers frottements et cliquetis métalliques.

Le rire prend souvent une tournure tonitruante.

Les rares femelles qui accompagnent le troupeau sont généralement plus discrètes vocalement et souvent aussi, moins fluorescentes. Elles se font oublier, traînent souvent en arrière, ou, cas exceptionnel, s'échappent de l'avant. Lorsque c'est le cas, on note une distance importante entre cet élément et le reste du groupe, distance souvent proportionnelle à l'humeur hormonale du sujet... Mais éloignons-nous de ces observations touchant au champ social pour revenir un peu en arrière afin de ne point occulter certaines données importantes pour notre observation.

En effet, cette métamorphose requiert chez le sujet des préparatifs laborieux. D'abord en ce qui concerne les rythmes du sommeil où l'on peut observer au quotidien d'importantes modifications : les horaires d'endormissement et la longueur des nuits se trouvent indexés obligatoirement sur le rapport prévisionnel du lendemain, résumé par la célèbre formule K. D. V.

(Kilomètre/Dénivelé/Vitesse). On trouve ici, déjà présente, la notion de rendement qui, bien que fortement décriée en certains domaines réprouvés par la morale, tend à affecter de plus en plus sérieusement l'activité de ce mutant. Il en va de même pour son alimentation : dans un souci de performance, l'objet de notre étude s'astreint à une véritable ascèse culinaire. Dorénavant, la boisson se trouve exclue des repas, lesquels sont essentiellement composés de blanc de volaille et de pâtes cuites à l'eau sans adjonction d'aucune sauce ou fromage. Il importe en effet de satisfaire au taux réglementaire exigé en protéines et sucres lents. La fonte du gras devient obsessionnelle. Vous me direz que tous les membres de l'espèce ne s'adonnent pas au même régime et que certains, parvenus à un sommet élevé de métamorphose, vont même jusqu'à introduire dans leur métabolisme des molécules issues de la pharmacopée.

Contrairement à une opinion répandue dans le sens commun, je tiens à dire (si, si !) qu'il ne s'agit pas là de la majorité. Du reste, ce phénomène me semble à rapprocher du paragraphe précédent où je faisais allusion au rendement. Or, je le rappelle, ce n'est pas le sujet que j'ai choisi de développer ici...

Non, ce qui devrait, à mon sens, nous préoccuper davantage pour le devenir de l'espèce, relève plutôt des incidences de tous ces changements sur le comportement amoureux du Mâle. Car, non seulement toute son énergie se trouve monopolisée par ce qu'on

peut décrire comme un véritable phénomène d'addiction aux rites hygiéniques mais, de surcroît, sitôt sa métamorphose accomplie, le mâle, comme en proie à une échappée du conjugal, se transforme en un itinérant qui en demande toujours plus... Attention (et là, c'est un scoop !), ce point de mon développement, Mesdames et Messieurs, requiert toute votre attention, car... ce n'est pas ce que vous croyez !

En effet, si le mâle s'éloigne du foyer habituel par cercles concentriques, SON CENTRE D'INTERÊT NE-VA-PLUS-AUX-FEMELLES.

Du reste, ce phénomène est visible à l'œil nu : l'ambivalence s'empare de tout son corps. Il use de grimettes par pur défoulement, n'ayant de cesse de se dépasser, évacuant sa sueur, renforçant son hémoglobine... Véritable machine à engloutir les distances dans un oubli de soi frisant l'abnégation, il en arrive du coup à adopter inconsciemment une sorte de déhanchement féminin – mouvement dit « de danseuse » — qui le confirme dans une androgynie acceptable socialement parlant. À d'autres moments, la rythmique du mouvement de va-et-vient se fait plus régulière et beaucoup moins sexuée, avec, chez tous pourtant, cette caractéristique si particulière de la position dos courbé. D'aucuns prétendront parmi vous que pour affiner l'analyse, il faudrait étudier davantage tous ces comportements... Quoi qu'il en soit, il est à craindre que les tendances révélées par ces conduites finissent par s'incruster dans la nature profonde de la plupart des éléments de cette micro – société qui se développe depuis plusieurs années de façon exponentielle. Traduisant cette mutation, les signes d'une morphologie se modifiant peu à peu transparaissent déjà sur la silhouette filiforme du sujet. Au point qu'il arrive que l'on distingue mal l'homme de la femme, de dos et même, parfois... de face !

Ainsi, j'en arrive à ma conclusion : les conséquences néfastes pour les lignées futures de cette dérive observée de la libido chez le mâle. C'est en effet une question préoccupante à laquelle je vous invite tous à réfléchir. Car outre les incidences regrettables de sa métamorphose sur la démographie, on peut également s'interroger sur le devenir des femelles de l'espèce qui, elles, ne semblent pas encore atteintes et se trouvent donc, par là – même, déjà en position d'exclues...

Afin de lutter contre l'étiollement du beau sexe résultant de cet abandon amoureux, conséquence prévisible pour l'XX du passage de l'Homo Sapiens Sapiens à l'Homo Cyclosus, deux solutions s'offrent désormais à elles pour sauver l'espèce :

- soit, au nom de l'union sacrée, sacrifier leur identité au culte du Grand Pédalage Salvateur (G.P.S.),
- soit user dans un futur proche de subterfuges ou d'amants potentiels issus de nouvelles espèces.

Toute conclusion est prématurée aujourd'hui car il semblerait que les femelles n'aient pas encore accompli totalement leur métamorphose.

Ce sujet fera donc l'objet de ma prochaine intervention. Je vous remercie de m'avoir écouté. »

[Retour en haut de page](#)

Mathilde François

Je jette nonchalamment une écharpe sur mes épaules et enfle un blouson assez épais pour pouvoir me protéger du froid de janvier puis je sors discrètement et m'enfonce dans les ruelles sombres du village.

Cela fait déjà un moment que je marche à travers la forêt lorsque j'aperçois enfin la clairière.

Le soleil s'est couché et la nuit envahit la forêt. Soudain un souffle de vent caresse les arbres et les nuages gris s'écartent, laissant place à un disque blanc d'une lueur étonnante, la pleine lune dans toute sa splendeur éclaire la clairière.

C'est alors que je sens mon souffle qui se fait rauque et ma chemise se déchire pour laisser place à un torse où du poil rêche et gris prend place en dissimulant un poil animal. Ma mâchoire prend la forme d'un museau canin et mes dents s'allongent pour laisser place à des crocs menaçants. Mes mains se couvrent de poils et mes doigts se munissent de griffes tranchantes que je passe dans mes cheveux qui maintenant descendent dans mon cou. Elles y rencontrent des oreilles pointues et allongées attentives à tous les bruits humainement inaudibles. J'entends le déchirement de mon pantalon qui n'est pas adapté aux pattes musclées et robustes qui ont pris la place de mes jambes. Mon corps a pris l'apparence d'un loup, un loup-garou...

Soudain j'aperçois, au loin, la silhouette légère d'une biche qui vient se rafraîchir auprès de l'étang. Spectacle qui me ravit d'admiration envers Mère Nature qui a su créer un animal doté d'une telle beauté. Je sens alors cette admiration se métamorphoser peu à peu en haine envers un être si époustouflant de beauté. C'est alors qu'en moi se déroule un combat que je sais perdu d'avance entre l'homme et la bête. Le loup a le dessus, finit par l'emporter et prend le contrôle de ce corps qui n'est plus le mien. Soudain mes muscles se contractent et je me jette sur la biche. Je sens le goût du sang qui coule lentement dans ma gorge.

L'animal ne se débat plus, il gît sur le sol baigné dans le sang. J'aperçois alors mon reflet dans l'étang. J'y vois une bête assoiffée de sang qui ne maîtrise plus ses pulsions animales...

Je sais que ce n'est pas moi mais je ne peux m'empêcher de me reconnaître dans ce reflet. Je pense que nous avons tous au fond de nous un loup plus ou moins dissimulé qui ne peut s'empêcher de surgir de temps à autre...

[Retour en haut de page](#)

La théière
Martine Gava-Massias

Au gré du temps,
Au gré des vents...

Soleil émaillé... Safi
Le dos nu, brûlé,

Tahar respire
Les parfums de terre
Et du bougainvillée.

Ses mains burinées
Pétrissent
Une boule d'argile
Corps de glaise chamottée

Ses mains
Caressent les colombins
Long voyage intérieur

Fragile plastique ambrée
Cousue de barbotine
Aux hanches de grès rondes, sensuelles
Transpire
Spatules et mirettes,
Dessinent ses courbes rouges

Terres cuites flammées
Plaisir des sens
Comme une invitation... menthe, jasmin
Parfums à boire

[Retour en haut de page](#)

Origine
Maguy Grech

Je croyais avoir éprouvé pour la nature
Des sensations profondes en ce bel univers
J'avais plongé mon regard dans ce cocon vert
Viscéralement mue vers cette architecture

Nul n'aura su offrir à mes yeux, peinture

Plus éblouissante en dégradés de verts
De flammes et d'ors en automne, d'argents en hiver
Innombrables vies pigmentées, surprenantes textures.

Et rituellement pour le grand carnaval
Pollens en appâts de velours, germes en fractales
Semences de vies microscopiques en farfadets.

Assurer sa survie, la fleur en apidé
Le phasme en feuille, tous participent au festival,
Puis je me suis transformée sous l'immense dais.

Lente métamorphose de la vie : un jour, un siècle.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose Bernadette Guiard

Quand les cœurs
apprendront la danse
du souffle et du sang

Quand le sang capteur d'or
enchantera les corps

Quand les corps attentifs
vivront à l'unisson

Quand les pensées
fleuriront et que leurs fruits
marieront leurs couleurs et leurs sons

Quand la Terre douce-amère
accomplira son labeur de ménagère
à travers fleuves et volcans

Quand les hommes consentiront
à rompre leurs chaînes
pour découvrir de nouveaux accords

Alors, dans leurs habits de lumière
les enfants de la Terre
navigueront sur les ailes
d'un amour sans fin.

Naître et Mourir
seront les cadeaux provisoires
d'un éternel voyage.

[Retour en haut de page](#)

De la chenille au papillon Raphaël Hérault

De la chenille au papillon
Du pistil au gazon
Du fossile au pharaon
De la bille au ballon
Du bébé à l'adulte
D'une pensée à un culte
D'une gorgée à une flaque
D'un sourcil froncé à une claque
D'un essai au spectacle
Du raté au miracle
De la pluie au soleil
De l'ennui au sommeil
Du manque à l'orgie
Du tank à Nagasaki
Du trapèze à la chute
De la baise à la lutte

Du blé moulu au pain
Du début à la fin

[Retour en haut de page](#)

Dans les blanches fibres du temps Jacques Jandot

En se réveillant un matin, après des rêves agités, il ouvrit les volets de bois, et contempla le paysage montagneux habituel qui se perdait dans l'horizon bleuté. La lumière avait, ce matin-là, une teinte de miel, et toutes les couleurs semblaient plus douces. Le panorama offrait comme un tableau statique, sans aucun mouvement. Le silence était presque total, à peine veiné d'un son musical prolongé, léger et fluctuant.

Au moment où il allait refermer la fenêtre, il remarqua que ses mains et ses bras étaient transparents, comme de l'eau. Il se dirigea vers le miroir de son armoire et là il se vit, identique dans les formes, mais translucide.

Le plus étonnant est qu'il ne fut pas étonné. Juste curieux. Il se dirigea vers la porte-fenêtre, l'ouvrit, et constata que l'herbe était verte, simplement verte. Le mur d'enceinte gris, juste gris.

Mais le silence était nouveau. Là où les voitures et poids lourds se poursuivaient jusqu'au rond-point, là où d'habitude le klaxon rétablissait violemment la priorité, rien, pas un mouvement.

En tournant la tête légèrement à gauche, vers un mouvement perçu, il vit un cerf traverser la route comme au ralenti, majestueux et serein, suivi par sa femelle et deux petits. Ils traversèrent sans se presser le terrain vague, près du panneau, et disparurent dans la forêt proche.

Des lapins se mirent à courir dans son jardin, et son chien jouait avec eux joyeusement. Les rapaces, d'ordinaire peu nombreux, formaient un grand cercle là-haut, et regardaient la course des animaux sur le sol, tout en bas. Car la route présentait une véritable rivière de toutes espèces qui gambadaient : poules, canards, oies, cochons, poulains, brebis et même quelques veaux sautillants.

Cela n'avait rien à voir avec un dessin animé, c'étaient de vrais animaux, qui marchaient, couraient, sautillaient gaiement.

Dans son jardin, des fleurs multicolores avaient poussé pendant la nuit, et des papillons voletaient d'un massif odorant à un autre. L'air avait une odeur parfumée, mélange de senteurs subtiles inhabituelles mais pourtant familières.

Il avança jusqu'à la clôture, et son corps n'avait plus de poids : il se sentait aussi léger qu'une figurine de carton. Là-bas, en haut de la pente qui marquait l'entrée du village voisin, il aperçut des groupes de personnes de tous âges, qui avançaient comme au ralenti, et sans même toucher le sol.

Plusieurs groupes passèrent ainsi, souriants, les cheveux ornés de fleurs, les cheveux ondulants dans le vent léger et frais, véritable caresse sur la peau. Leurs voix étaient perceptibles mais ils parlaient dans un murmure doux, qui se fondait dans la musique qui flottait, notes de cristal éparpillées dans la brise matinale.

Il n'avait pas besoin de parler : son regard communiquait directement avec ces passants drapés de lin blanc brodé de fleurs

jaunes et rouges. Il suivit un groupe de personnes aux cheveux blancs, vers la place du village et là, une ronde gracieuse de jeunes gens dansait sur des airs de folklore venus des cinq continents. Des chiens, allongés sur le sol, les regardaient avec bienveillance, surveillés par des chats perchés sur les balcons, l'air placide et serein.

Des pétales de rose se déversaient, de loin en loin, dans le décor de bâtiments anciens et d'arbustes aux fleurs bleues. Elles virevoltaient au-dessus des danseurs et s'envolaient gracieusement au-dessus des toits d'ardoise.

Plusieurs fontaines coulaient, aux quatre coins de la place, et de petits oiseaux venaient y boire et s'y baigner en s'éclaboussant. De jeunes femmes en robe blanche passaient pour distribuer des gâteaux et des jus de fruits, sortis de paniers en osier.

Le vieux grand-père sur son banc de bois était là, comme à l'accoutumée, mais son béret noir élimé avait laissé place à un béret rouge, et il arborait un foulard vert autour du cou. Il contemplait les danseurs avec un sourire satisfait, et marquait le rythme de légers mouvements de tête, tout en pianotant de la main gauche sur le banc, sa main droite posée sur sa canne de bois verni noir. Un chat blanc vint se percher sur ses genoux, puis s'allongea pour mieux observer le spectacle alentour. Adossé au mur qui bordait la rivière, un grand homme à la barbe blanche tapait son bâton de marche sur le sol, en cadence. Sur son épaule, un oiseau exotique immobile, qui de temps à autre tournait la tête brusquement.

Dans le ciel, quelques nuages se déplaçaient en s'étirant, leur bord inférieur teinté d'un rose orangé.

Sans savoir pourquoi, il gravit le sentier jusqu'à la croix blanche, se retourna pour embrasser du regard la vallée, et aperçut un anneau de lumière, anneau immense qui entourait toute la vallée et diffusait une lueur intense mais douce, dont les rayons faisaient écho à une gloire qui traversait un immense nuage bleu, au-dessus des montagnes.

Ce qu'il ressentit alors ne peut être décrit avec des mots, quelle que soit la langue ou le dialecte. Cette sensation de plénitude, de légèreté, de bonheur absolu... Il restait là, debout, simplement à regarder, à se sentir vibrer d'une joie totale.

Il se souvint que la veille il avait écouté, juste avant de s'endormir, la chanson « On ira tous au Paradis. »

[Retour en haut de page](#)

Métamorphoses Geneviève Lacombe

1

Publicité antipédiculaire : Des « pas-poux » dans la tête !

Recommandations d'une mère à sa fille :

« Mets ta « Mort parfumée », oh douce Marie-Rose !

Pour les lentes tuées, fin des métamorphoses ! »

(rq1 : pour les jeunes générations : dans les années 50, la « Marie-Rose » était une lotion, effectivement en vente dans le commerce, et la publicité qui la promouvait était « Marie-Rose, la mort parfumée des poux ». (sic))

(rq2 : et si vous ne connaissez pas « les papous dans la tête », écoutez France Culture, le dimanche vers 12 h 45)

2

MAI
TA révolution est
MORte
Faut
OSer le dire !

MAIS
TArD dans la nuit
MORPHée
OSE rêver :

« désorMAIS
finis, les potenTats !
les tyranneaux, à MORt !
et pour fêter l'an neuF,
chantons « sélavy rrOSE »

(rq : si Rose Sélavy vous interpelle, allez voir Marcel Duchamp)

3

Jeu de métamorphoses : partir d'un mot de trois lettres, et en ajoutant chaque fois une lettre, passer progressivement d'un mot à un autre. Vous pouvez compléter ces colonnes, ou/et en ajouter d'autres ! (pluriel et verbes conjugués acceptés). Terminus : métamorphose

Métamorphoses, 40 ans

68, c'est fini ; 2008 est là.
Pour beaucoup de Français, la vie est fort morose.
Quant aux chefs de l'État, quelle métamorphose !
Car après le grand Charles, vint le p'tit Nicolas !

« Dunkerque – Tamanrasset », ainsi rêvait de Gaulle !
« Dans le champ de l'Europe, la Franc'fera la loi » :
Avec beaucoup de flamme, c'est ce qu'tous deux réclament
Mais leurs mots pour le dire ne se ressemblent pas.

L'un, c'était la « chienlit ». L'autre joue l'hystérie,
Injure sans raison, et nous traite de « cons ».
À l'un, la dignité, pas d'amiliarité ;
L'autre nous tutoie tous, et raconte sa vie !

De Gaulle parlait bien ; et il savait écrire :
Périodes balancées, et mémoires – pavés.
Nicolas, trop pressé, n'ouvre jamais un livre,
S'cultive à Disneyland, et traque l'étranger. (*)

Sur ses pas méprisants, tout se métamorphose :
Les lois valsent à sa guise. Il pique de l'argent
Dans les caiss's de l'État, ignorant ceux qui osent
Défiler dans les rues, ou penser autrement.

Lorsqu'un vote mauvais, Charles déstabilise,
Il ne s'obstine pas et fera sa valise
Tandis que Sarkozy, quand on s'oppose à lui,
Crie plus fort sur les toits, et modifie la loi.

De Gaulle l'a voulue, et Sarko la critique.
Il demande conseil sur l'moyen d'la violer,
Cette Constitution d'la 5e République
Qui prône la justice et la laïcité.

Sans doute, tous les deux sont deux vrais dictateurs.
Ce sont donc les Français qui ne sont plus les mêmes ?
Où sont les syndicats ? et quels nouveaux projets,
Et quels nouveaux partis, veulent changer la vie ?

Grève et contestations restent sans lendemain.
Face au libéralism', non, plus personne n'ose
Risquer son gagne-pain, « car ce sera en vain. »
C'est dans la société qu'est la métamorphose !

(*) : sauf les tyrans d'Iran, d'Russie, du monde entier...

8 mars 2008, veille d'élections.

[Retour en haut de page](#)

Nouvelle joie, traces et défi d'amour dressé
Fabrice Lacroix

De ton splendide jardin la biche a bondi
Que les fleurs venimeuses en étaient déjà noires.
Des îles de soleil marbraient ta nudité
Et puisque c'est ainsi ;
Alors il vient sur la mer des nefs de beauté
Que l'horreur du rêve figure à ton reposoir.
Métamorphose, inaltérable métamorphose.

Et puisque te voici ;
En ce calice, ô fente ! demeure des secrets
La matière des corps dure ré-invente l'amour
Que nous cueillons empreints d'azur au seul verger
Féroces de roses langues, royaume de velours.
Métamorphose, inaliénable métamorphose.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose 1
Texte Claire Lacroix
Illustration Lucille Lacroix

J'aimerais savoir vous dessiner ce corps hier si fier, élancé sur la pente fragile du bonheur. Je ne saurai que l'écrire, en un cri désespéré de rencontrer un quelconque écho à sa douleur.

Il était grand, droit et tonique. Il défiait les difficultés d'un regard serein, savait qui il était et ce qu'il voulait. Il s'est replié sur l'attente des matins désertiques, s'est recroquevillé sur le manque de moments partagés. Serrer ses genoux dans ses bras, pour se donner l'illusion d'un autre corps à serrer contre soi.

Il donnait sans compter : son amour, sa confiance, ses rêves, son temps. Il s'est vidé de sa substance, devenant aussi vide que

l'absence. Poser sa tête sur ses genoux, pour garder au creux de soi un peu de chaleur.

Il se perdait à tant aimer : sa patience offerte au-delà des limites de l'abandon. À être si léger il a su disparaître. À force d'être sans droit, il apprit à ne plus être. Se rouler en boule contre l'adversité, pour refuser hier et ignorer demain, se centrer sur l'instant comme l'enfant à naître.

J'aimerais vous dessiner cette larme dorée, qui coule lentement sa dernière douleur sur un visage éprouvé. Saurai-je vous décrire cet ultime sursaut d'espoir qu'est la goutte d'eau irisée du désir de vivre ?

N'être plus qu'une larme quand on ne veut plus souffrir, pour retrouver bientôt le chemin du sourire.

[Retour en haut de page](#)

Jour de métamorphose Gérard Lamouroux

« En se réveillant un matin après des rêves agités »
Elle rêvait encore de la France, de ces touristes
Venus de là-bas dans sa boutique, à l'improviste,
En cette ville si provinciale de l'Annam
Au charme suranné et nostalgique,
Héritière d'un passé mythique,
Penchée nonchalamment sur un fleuve languissant,
Emplie de senteurs de fleurs de lotus s'exhalant.

Et sous ce ciel cendré baigné de douce lumière
En ce mois de mars 2008, elle écoutait son âme
Trop souvent esseulée, qui sans raison se pâme,
Se repaissant d'amitiés éphémères et passagères,
Entrevoquant de lointains paysages imaginaires.

Alors je lui parlai, elle me parla et sa voix,
Son regard, son sourire empreints de complicité
Tissèrent entre nous un invisible fil de soie

Semblant nous lier peu à peu pour l'éternité,
Métamorphosant soudain nos mornes existences.
Métamorphose « en rose » ! Réelle inconscience ?
Oui, par ses paroles « en vers ou en prose »
À moi irrésistiblement elle s'impose
Et de ce suprême élixir divin
Encore je m'abreuve sans fin !

Déjà, sur un petit papier bleu de soie
Elle fixe et inscrit son prénom, son adresse.
Elle s'appelle SAM. Elle respire la délicatesse.
Ensuite, sous l'œil d'une caméra présente,
De gaïté et de joie rayonnante,
À tous, à moi-même, elle « s'expose »
Et même « à lire, se propose »
En feuilletant les petites pages
« En vert ou en rose »
De mon secret carnet de voyage.

Métamorphose en rêve de la réalité !
Une Fée au visage ovale, mythique déité,
À la silhouette parfaite et élancée, splendidement vêtue,
Drapée dans un ao dai traditionnel de soie bleue,
À la peau de porcelaine et aux longs cils noirs,
Aux cheveux d'un noir de jais éclatant
Sur ses frêles épaules jaillissant,
Déposait et laissait enfouis en moi
Son image inaltérable, son visage de nacre
Rayonnant d'une beauté de jade et d'ivoire,
Le parfum de son être de rêve,
Le parfum d'un rêve accompli
Et ce charme qui émane de la « cueillaison d'un rêve » !

Métamorphose d'un jour,
Qui dure toujours !

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose Nadine Larqué

Sur les chemins de Compostelle, ma route croisa un jour celle d'un marcheur solitaire établi dans une auberge en marge d'un petit village aragonais.

Comme d'autres pèlerins, il y espérait la clémence des cieux. Les pluies tant souhaitées par les autochtones avaient transformé en torrents impétueux les chemins balisés de son itinéraire. Barrés de pierres, de branches et de boue, ils en étaient devenus impraticables.

Ainsi, les caprices du temps me permirent fortuitement de croiser un érudit qui parcourait le monde, quêtant çà et là d'antiques secrets ou vérités occultes qui ne se dévoilent qu'aux sages ou aux chercheurs invétérés.

Notre rencontre n'eut cependant rien de conventionnel. Elle fut provoquée par la téméraire bataille menée contre Gertrude, grosse oie blanche aux plumes ébouriffées, qui à mon arrivée, poursuivait mon postérieur dans la cour de l'auberge pour le pincer d'un énergique coup de bec. Il m'en avait sauvé, tandis que ses semblables riaient de mon infortune.

Le soir venu, devisant paisiblement devant un feu de cheminée, j'appris que ce palmipède, digne représentant de notre belle Occitanie, est un gardien omniprésent du chemin de Compostelle. Le jeu familial de notre enfance divisé en soixante-trois cases dont les oies disposées de neuf en neuf permettent de rejouer en évitant les obstacles, n'est autre en ces lieux que l'interprétation ésotérique des étapes initiatiques du pèlerinage.

Les hautes montagnes, les rivières infranchissables, les puits et les forêts obscures sont autant d'embûches qui s'imposent dans la recherche d'une spirituelle vérité.

Au lendemain de cette intéressante découverte, éclairée de précieux conseils, je repris courageusement mon périple.

– Gardez-vous, m'avait dit mon sauveur, des opportunités qui pourraient vous faire voyager plus rapidement qu'à pied. Vous passeriez à côté de quantité de sites chargés de mythes et de légendes, d'énergies et de pouvoirs, capables de transformer votre esprit à jamais.

À Logroño, croisement des routes de Navarre et du Val de l'Ebre, le chemin ne faisant plus qu'un, mes pas se mêlèrent à nouveau à ceux de mon émérite compagnon de route qui m'initia aux mystères d'un jeu de l'oie artistiquement peint sur les pavés de la place.

Emblèmes du hasard, deux dés permettant d'avancer ou de se perdre dans cette spirale de cases parsemées d'épreuves y côtoyaient l'image de la mort qui menace et s'empare des moins chanceux.

Outre que je réservais à Gertrude une profonde rancœur pour m'avoir publiquement humiliée, l'idée du jeu et de sa symbolique n'avaient de cesse de m'émerveiller. Une énigme pourtant subsistait. Celle de l'intervalle de neuf cases qui séparait chaque image de l'oie et qui ne pouvait en aucun cas être fortuit.

– L'empreinte des trois doigts de la patte de Gertrude et de ses congénères, m'expliqua mon guide, se rencontre dans de nombreux sites. Elle symbolise l'eau, l'air et la terre. Le trois comme le neuf ont pour valeur la perfection. La répétition de ce dernier nombre évoque le renouvellement d'un cycle qui s'achève pour en annoncer un autre. Voilà pourquoi les oies sont disposées de neuf en neuf jusqu'à la case soixante-trois dont l'addition du six et du trois ramène au neuf et à l'infini. L'évolution de l'humanité et ses indispensables transformations répondent curieusement à ces mêmes lois. Ainsi, neuf mois sont nécessaires

pour mettre au monde une nouvelle vie, neuf ans pour en faire un enfant et neuf de plus pour qu'il atteigne la majorité et devienne l'adulte légalement capable d'engendrer sa succession.

Forte de cet entendement, mon voyage se poursuivit.

Dire qu'il fut aisé serait un doux euphémisme. Quoique tartinée quotidiennement de crème, ma peau brûlée, mes épaules sciées par les courroies du sac à dos et mes pieds décorés d'ampoules, souffrirent de vives douleurs qui entamèrent quelque peu mon enthousiasme premier.

Aussi, lorsque parvenue en Galice, j'aperçus enfin l'imposante silhouette des tours grises et des murailles médiévales de la cathédrale de Compostelle, mon corps tout entier poussa un « ouf » de soulagement.

Mille ans de pérégrinations n'ont suffi à altérer la foi de ceux qui, venus de toute l'Europe, grimpent les trente-trois marches de son imposant escalier pour franchir le portique de la gloire. Pourtant, si le monument est sans contexte une merveille architecturale, les rites que les pèlerins accomplissent y sont quant à eux, quelque peu singuliers.

Les doigts glissés dans les cinq cavités d'une statue, ils récitent des prières en se cognant le front pour y recevoir la sagesse et le savoir de la sainte sculpture.

– Les motivations qui poussent les pèlerins à tenter l'aventure sont à n'en pas douter aussi multiples que variées, me confia mon compère. Du chercheur de raretés mystiques, au touriste en quête de gastronomie et de culture jusqu'au dévot que la foi transcende, le voyage ne laisse personne indifférent tant il favorise un développement intérieur. Laissez-moi cependant vous convaincre que Compostelle n'est pas l'ultime étape de votre voyage.

Poussée par la curiosité, je le suivis jusqu'à San Andres de Teixido où il m'enseigna que la tradition veut que tout pèlerin qui n'a visité les lieux de son vivant, se verra obligé d'y revenir une fois mort. Peuplé de légendes et de superstitions, les premiers marins celtes baptisèrent l'endroit Fisterra (fin de terre) pour la crainte qu'ils avaient d'y voir disparaître le soleil qu'ils pensaient dévoré par l'horizon.

Magie du site ou hasard du moment ? Du mirador de Vixia de Herbeira, mon regard se porta sur un vol d'oies sauvages qui filaient à tire d'ailes barrant l'azur d'un V magistral.

Au sourire du sage, qui se jouait de ma perplexité, s'ajouta une ultime réflexion :

– Par leur impermanence, l'eau, l'air et la terre nous enseignent chaque jour que le premier âge, l'âge de raison et le troisième enfin, sont les précieux témoins d'un passé, présent et futur hérités d'un savoir universel.

Trois fois trois vérités qui métamorphosent notre existence en une quête de perfection et d'infini, permettant au monde de demeurer éternellement neuf.

[Retour en haut de page](#)

Condamnation
Sylvie Laurens

Nuit agitée, sombre réveil.

Un corps endeillé git sur le moelleux des coussins, alourdi, embarrassé comme paralysé.

Une charge pesante entrave des mouvements dès lors malhabiles et gauches.
Une lenteur exténuée de membres tenaillés sous une épaisseur rigide fige toute réaction.
Des yeux embués, mi-clos, cherchent, en vain, des souvenirs absents, des bribes familières d'une page humaine.
Une tête chauve se soulève lourdement.
Un cou écailleux, démesurément allongé, s'extirpe de la cuirasse durcie.
Un miroir sans compassion ni ménagement croise un regard tourmenté.
Un reflet tragique saute à l'âme.

Des pleurs versés sur une chevelure dorée.
Des ridicules regrettées aux commissures des lèvres.
Soudain !

Une face reptilienne s'érige.
Horreur !
Un dos corné et rugueux bombe le drap.
Erreur !
Des pattes raccourcies petitement s'agitent.
Malheur !
Un œil noir tournoie au-dessus de l'être métamorphosé. Il lui annonce un verdict sans rémission :
« Tu chérissais la longévité,
Désormais, tu la maudiras. »

[Retour en haut de page](#)

Le jour où tes yeux sont devenus silence...

Cathy Lavit

Tes yeux sont devenus silence.

Un instant seulement, cette image avait traversé mes pensées. Un instant si bref, si fulgurant que cette impression n'avait pu s'attacher à moi, disparaissant aussitôt, me laissant libre de mémoire, libre de pressentiments, libre d'aller vers la vie agréable et insouciant qui était alors devenue enfin la mienne.

Et un matin, exactement trois jours après notre dernière réunion de famille, tu as cessé de parler.
Notre mère, par téléphone, m'annonce, affolée, la terrible nouvelle. Je l'entends encore gémir et pleurer, me noyant dans son

habituel flot de paroles, me décrivant chaque minute depuis sa découverte de ton mutisme inattendu jusqu'aux propos inadmissibles du médecin sur ton silence. Je la laisse dire...

Le souvenir de ton regard non point vide mais évidé traverse mes souvenirs. Je te revois. Je retrouve cette impression d'étrangeté fugitive. Je t'avais pourtant laissé seul dans ce silence imminent. Je l'avais pressenti. Je n'avais rien fait, rien dit. Je m'en veux un peu.

Je n'entends plus que le flot désespéré des paroles que notre mère enchaînait. Je n'entends plus que cela, sans y prêter attention... j'en avais perdu l'habitude !

Le souvenir de ta voix grave et chaude qui me donnait le frisson me revient en écho.

Tu parlais peu mais avec profondeur et recueillement, choisissant tes mots et les sculptant, tu jouais avec eux : douces mélodies, chocs, appels, chuchotements : ton registre était immense.

Tu ne parlais qu'à ton tour. C'est ainsi que nous avons grandi : notre père réservait à chacun autour de la table un temps de parole bref et qui devait être limpide, le dimanche à midi, seul jour où il prenait son repas avec ses enfants et son épouse... Nous ne comprenions pas tout ce que tu disais, toi l'aîné, et, refusant de l'admettre, nous préférions échanger clins d'yeux, coups de coudes, chuchotis et rires étouffés... ainsi, en quelques instants, la table bruissait de mille sous-bruits qui alertaient la rectitude paternelle et il nous remettait tous au silence, toi aussi, et nous n'entendions plus que les fourchettes qui heurtaient par mégarde les assiettes.

Nous ne parlions pas tous le même langage dans cette maisonnée. À nous, les plus jeunes, les rires, les cris. À toi, les livres, les discussions en tête à tête dans le bureau de notre père, son sanctuaire, ou dans la bibliothèque, son musée. Des lieux où nous n'entrions pas.

J'avais bien tenté de me hisser jusqu'à la fenêtre mais le lierre ne supportait pas mon poids et je chutais inévitablement avant d'y parvenir.

Qu'aurais-je vu ? J'y ai souvent songé le soir dans mon lit ou en me baignant seul dans la rivière qui coule de l'autre côté du domaine. La horde de frères, sœurs, cousins et cousines ne me suivait pas si loin du château. Il me semblait que chacun devait avoir son espace de silence... je préservais jalousement le mien !

J'ai longtemps imaginé que le tien était dans les livres. Le mien s'inscrivait dans les arbres, le chant des merles, le clapotis de l'eau, le vol des hirondelles..., je regardais battre le cœur de la nature et j'oubliais...

La voix soudain plus aiguë de notre mère me fit lâcher le combiné du téléphone. Je l'entendis néanmoins me demander de revenir à la maison, de pardonner et de t'aider, moi, le seul que tu aimais un peu... la souveraine image de la grande famille unie en prenait soudain un coup. Notre mère venait d'être traversée par un éclair de lucidité. Je l'aurais presque embrassée si ce geste avait été autorisé... il ne l'était pas.

J'avais fui ce nid trop étriqué ou j'en avais été rejeté : je ne veux pas savoir. Tu avais été le seul à garder un lien : un mot pour chacun de mes anniversaires. Tu étais venu me chercher, voici trois jours : la maladie de notre père nécessitait mon retour.

Quand je te vis, assis dans le fauteuil de grand-père, sous le chêne où il se tenait les jours d'été, je ne pus réprimer une soudaine envie de pleurer.

Au bruit de mes pas, tu levas les yeux. Ton regard me figea : il était plein d'allégresse, pétillant. Tu posas un doigt sur tes lèvres ; intimant ainsi un silence complice.

Tu souriais. Et tu me tendis la main. Nous nous savions observés et je sus dans l'instant que nous scellions un pacte fraternel unique.

Nous prîmes ensemble le sentier qui, à travers bois, menait aux limites du domaine. La rivière, mon île de silence et de rêveries, nous attendait.

D'un geste ample tu embrassas la nature m'invitant à te conter ce que j'aimais. Tu touchais ou désignais dans un désordre apparent un tronc moussu, un rocher affleurant de l'eau, une branche cassée, des fougères couchées, l'entrée d'une grotte, des oiseaux dans le ciel... et c'est épuisés de marcher et ivres de mots que nous nous laissâmes tomber au sol. Le ciel bleu de cet été encore trop chaud se glissait entre les feuilles, immense et inaccessible.

Tu me pris le bras et de cette voix grave et chaude qui te ressemblait tant tu m'annonças ton désir d'écrire tout cet espace que je venais de t'offrir, tout cet univers de lumière que tu avais deviné en lisant et retrouvé dans mon atelier de peintre. Tu te mis à dire de mémoire des passages des livres que tu aimais. Je me délectais de ces paroles. J'effectuais autrement la même promenade ; découvrant ainsi la diversité et la complexité de nos ressentis, de nos regards et leur complémentarité aussi.

De concert, nous décidâmes de ne point révéler le secret de ton silence.

Il fut décidé qu'un choc pourrait t'être salutaire. Tu vins donc vivre avec moi.

Depuis le temps a passé. Tu as écrit. J'ai peint ; illustrant parfois tes œuvres. C'est un de nos cadets qui a hérité du domaine nous chassant tous deux de cette rigide demeure et de ses rigides occupants.

Tes yeux ne sont plus silence. Ils le recouvrent de lumière.

[Retour en haut de page](#)

Zombi ? ou Simbi ? Lélio

Comme un coup de tonnerre, la nouvelle tomba sur Jacmel alanguie en plein été au fond de son golfe, entre les bras de ses deux caps : Baguettes et Maréchaux.

Yolande, la fille du préfet Carnal était morte. Terrassée dans son sommeil par une maladie mystérieuse. Dans tous les milieux, ce fut une énorme stupéfaction. Colportée de bouche à oreille, du portail Léogane aux premières collines de Saint-Cyr la nouvelle fit rapidement le tour de la petite ville.

Ne la sachant pas malade, chacun y alla de ses commentaires pour expliquer cette brutale et soudaine disparition.

On chuchotait que cette mort ne pouvait être naturelle. Les rumeurs allèrent bon train et les langues se délièrent. Il devint difficile de séparer la réalité de ce qui relevait de la fantasmagorie vaudouesque.

Les adversaires politiques du préfet Carnal insinuèrent que celui-ci avait « donné » sa fille à Damballah Wèdo¹ en gage, pour la conquête de la présidence de la république lors des prochaines élections. On affirma même que c'est son propre père qui lui fit boire cette fameuse décoction qui la plongea dans ce sommeil profond dont elle ne revint plus jamais.

Pour beaucoup Yolande n'était pas morte. Lors de la veillée mortuaire précédant ses obsèques on l'avait vue bouger dans son lit d'exposition après qu'une goutte de cire chaude d'une bougie glissa sur ses pieds.

Sur un ton de confidences, on disait aussi qu'elle s'était métamorphosée en « simbi »² et qu'on pouvait la voir, les nuits de pleine lune se promener toute nue sur les bords de l'étang du Bassin Caïman. Malheur à ceux qui oseraient l'approcher. Elle les entraînerait après quelques ébats amoureux dans les profondeurs de son monde aquatique pour ne plus réapparaître.

Pour les plus imaginatifs, elle s'était réincarnée dans ce gros chien noir que l'on voyait rôder tous les soirs aux abords du calvaire et qui faisait peur aux enfants. Tous les fantasmes sur la mort de Yolande, même les plus fous, se dévidaient comme un long écheveau.

Il en allait ainsi parce que Yolande était belle. Elle n'avait que 18 ans. Une fille aussi belle ne pouvait pas mourir. Tous les jeunes garçons des milieux bourgeois du bord de mer n'avaient d'yeux que pour elle. Certains voyaient déjà en elle un bon parti à prendre en mariage, d'autre plus audacieux ne rêvaient ni plus ni moins que de l'avoir toute une nuit dans leur lit. Et pour tous ceux moins fortunés qui la voyaient passer dans la Grand'rue, tortillant des fesses dans ses jupes serrées pour s'en aller à l'église du Bel air, c'était une vraie madone, belle comme Erzulie³. Une belle mulâtresse inaccessible qui ne pouvait qu'enflammer leur imagination et nourrir leurs rêves les plus fous.

Ses funérailles célébrées au lendemain de sa mort furent grandioses. La ville toute entière s'y était donnée rendez-vous. Il y avait là tous les corps constitués, de l'Armée, du Clergé et de la Magistrature. Le chanoine Cellec entouré des vicaires de la paroisse et de sa cohorte d'enfants de chœur en aube noire et chasuble blanc avaient pris la tête du cortège. Suivaient en bon ordre les élèves, filles et garçons des écoles, des collèges et du Lycée. Les soldats de l'armée en grand uniforme, avec à leurs têtes leurs officiers en tenue blanche d'apparat faisaient une haie d'honneur au cercueil d'acajou recouvert de fleurs multicolores, porté à bout de bras par ses proches amis. Venaient ensuite les parents. Tous les parents. Ceux de la ville et ceux de la capitale qui avaient effectué le voyage à cette occasion. Et derrière le cercueil, la fanfare du Lycée jouait une marche funèbre composée spécialement dans la nuit même par son chef musicien. Elle rythmait à pas lents cet immense cortège qui, sur plus d'un kilomètre, s'étirait dans les rues du Bel-air jusqu'à l'église Saint Philippe et Saint Jacques située dans les hauts de la ville. Et puis il y avait la foule, la grande foule anonyme qui suivait en silence le convoi mortuaire. Elle ne put jamais pénétrer dans l'église tant elle était dense. Accompagnée des chants envoûtants des chorales, la cérémonie religieuse se déroulait dans une atmosphère suffocante, d'odeurs d'encens et de cire fondue des bougies allumées, alignées tout au long de la nef. La cérémonie n'en finissait plus. Il a fallu qu'un violent orage ponctué de coups de tonnerre s'abattît sur la ville pour disperser cette foule massée sur le parvis de l'église et dans les rues adjacentes. Ce fut la débandade avant que le cortège ne puisse reprendre, dans la plus grande confusion,

la route qui conduisait au cimetière de Lanmandou.

La nuit tombait déjà quand la centaine de personnes qui avait su résister aux intempéries atteignit le caveau d'inhumation. Il n'y eut ni discours ni prise de parole. Les sanglots et les cris de lamentation recouvraient les dernières prières du curé débitées en latin. Plus personne ne parvint à les entendre.

Là encore, certains crurent reconnaître les signes du destin.

Au lendemain même de ses funérailles une bande de « bizangos »⁴ après avoir obtenu l'autorisation du Baron Samedi, gardien des cimetières en redingote noire et chapeau haut-de-forme, l'avait sortie de son caveau avec la ferme intention de la zombifier. Depuis lors, d'aucuns affirmèrent l'avoir vue labourer en compagnie d'autres femmes-zombies, les champs d'un riche paysan dans la plaine de Meyer. Les plus audacieux envisagèrent d'aller lui porter secours avec quelques grains de sel pour délivrer son « gros bonzange »⁵ du monde maléfique des zombis.

Les années passèrent.

Le préfet Carnal ne fut pas élu. Il avait été révoqué dans ses fonctions par le nouveau président.

La légende de Yolande se dissipait peu à peu.

Zombi ? ou Simbi ? On ne sut jamais ce qu'elle devint ni les causes véritables de sa mort.

Au pays des zombis, les légendes meurent aussi.

1 Damballah Wèdo : divinité toute puissante souvent représentée ainsi que sa femme Aida-wèdo sous la forme de serpents dans les temples vaudou.

2 Simbi : esprit des embouchures, femme sirène aux pouvoirs maléfiques.

3 Erzulie : très belle divinité, esprit de l'amour.

4 Bizangos, formant une société secrète chargée de réveiller les morts dans les cimetières.

5 Gros bonzange : l'âme qui nous quitte lorsque nous mourrons, associé au « ti bonzange », autre élément de l'âme qui confère à une personne son individualité.

[Retour en haut de page](#)

Faut oser
Corinne Lemarigner

Mets ta mort
devant toi
et tu verras Matamore
que t'as tort

de troquer ton temps contre de l'or
quitte la robotique
pour la danse en spirale
le mouvement inspiré
le pas sur terre
et pas la tête en manœuvre
sur un corps oublié
ça a l'air pratique
tout en automatique
mais l'âme étriquée
fait craquer le corps
et comme le taureau
enfonce ses cornes
de peurs, de rancœurs
au cœur de notre chair
en cancer qui déchire
vogue le navire
écoute tes vagues à l'âme
et quitte le scaphandre
pour sauter dans les vagues
l'enveloppe qui coule
et la joie qui s'enroule
dans l'océan d'amour
j'ose remettre la mort
à plus tard

[Retour en haut de page](#)

Laurence Lorient

Tu as porté mes 4 bébés.

Même si je ne pensais pas à toi en dehors de mes grossesses, tu étais là, au creux de moi, silencieux berceau qui a protégé et vu grandir mes petits.

Tu les as protégés, nourris, sans toi ils ne seraient pas là, sans toi je ne serais pas une femme, une mère.

Maintenant on va t'enlever à moi, t'arracher de mes entrailles.

Évidemment on peut penser que je n'ai plus besoin de toi, que tu es devenu inutile.

Je suis mamie, jeune mamie certes, de plus, je ne veux plus d'enfants !

Mais serais-je encore une femme ?

Que représentes-tu vraiment pour moi ?

Tu es le symbole de la femme, de la mère.

Cesserai-je d'être une mère ? Non

Cesserai-je d'être une femme aimante ? Non

D'être une femme tout court ? Non bien sûr !

Mais j'ai l'horrible sentiment, toi le berceau de mes enfants,

Qu'on te jette comme une vieille chose devenue inutile.

Merci d'avoir été là, d'avoir veillé sur mes 4 bébés, 5, même si celui-là tu n'as pu le protéger.

Ce qui me fait presque le plus mal en ce moment c'est que l'on risque de m'arracher un deuxième symbole aussi fort que le premier : Mon alliance !

Mon alliance que je n'ai jamais quittée depuis que je suis devenue sa femme, il y a 25 ans.

25 ans ! Que l'on s'apprête dans quelques jours à fêter, à renouveler nos vœux.

Mais qu'est-ce qu'un anneau ? Le véritable engagement n'est-il pas dans le cœur et dans la tête ?

C'est quand même difficile quand on touche à ces deux symboles qui, pour moi, sont l'essence même de ma vie et de ma condition. Quand je regarde mon mari et mes enfants je me dis que j'ai tout accompli et je suis fière. Très fière !

Ils sont si beaux, si magnifiques !

Je leur souhaite le même amour que celui qui m'unit à leur papa.

29 ans que l'on est amoureux. 25 ans de vie commune, 1/4 de siècle.

Non ! 25 ans, sinon j'ai l'impression d'être une vieille femme.

J'ai 46 ans mais 20 ans dans ma tête.

Alors même si je suis mutilée dans mon corps, même si on ne sait pas ce qu'on va trouver demain, j'ai de quoi me battre, j'ai tant d'amour autour de moi que je n'ai pas le droit de me plaindre.

Je me battraï pour moi mais surtout pour eux mes bonheurs, existants et à venir.

Oui, la vie est belle et vaut tellement d'être vécue !

Voilà maintenant 4 mois que l'on m'a opéré.

Mon ventre est meurtri, amputé, balaféré.

Médicalement tout va bien mais parfois la cicatrice me brûle, me pique.

Cicatrice du corps, du cœur !

Dans ma tête, petit à petit, je fais mon deuil.

On a fait une grande fête pour nos noces d'argent, renouvelé nos vœux.
Dans ses yeux, je me suis sentie femme comme si rien n'avait changé.
Comme avant !
Pour mes enfants, je suis et serai toujours leur maman.
Il y a eu la fête des grands-mères et là j'ai été encore gâtée, choyée.
Oui ! Je suis femme et maman, envers et malgré tout.
Mais au plus profond de mon être, une plaie cicatrise.
J'apprends, petit à petit, à faire le deuil.
Le deuil de mon utérus.
Berceau de mes enfants.
Symbole s'il en est, de la femme et de la mère.

[Retour en haut de page](#)

Accueillir
Marinette Louge-Soulé

En chinois : « Ikebana »
une seule fleur
pour offrir sa beauté
insaisissable en son mystère
le chrysanthème
chrysanthème blanc de surcroît
dressé dans un vase en terre
symbolise tout un thème...
de la lumière
il reçoit
son éclat sa couleur
il évoque
la joie de la rencontre
il s'offre
à ceux qui savent
à l'unisson
accueillir
l'invité dans leurs bras
installer

l'hôte
dans la ouate douillette
découvrir
ce bien-être
savoir faire le vide
regarder la beauté
apprécier le silence
apprivoiser ce temps de repos
et, si accueillir
était une manière d'aimer ?

D'après le sujet : ils sont trois silencieux
- l'invité
- l'hôte
- le chrysanthème blanc.

[Retour en haut de page](#)

L'enfant des plaines Denis Mandola

Les poèmes de Coulédoux

Au printemps de sa courte vie,
Il crut que ce temps demeurerait à l'infini.
Pour lui rien n'était plus clair,
Lorsque l'été eut fanfaronné son propre air.
Il faisait si bon à l'ombre de cet arbre à l'apogée de son règne ;
Soudain l'orage est arrivé sans prévenir,
Plus une seconde pour réfléchir ou s'enfuir.
Il doit sa vie au dernier chêne des plaines,
Qui reçut la foudre pour lui éviter une mort certaine.
Ce coup de tonnerre sonna le début de l'automne,
Alors il se mit à être songeur et prit de la hauteur,
En espérant trouver là-haut un arbre protecteur.
Puis l'hiver d'altitude prit toute son ampleur ;
L'enfant l'avait pourtant vu se glisser à l'horizon,

Mais cela ne s'improvise pas de lutter contre cette saison.
Il pensait pouvoir compter sur la chance,
Mais le chêne n'était plus là pour le protéger des sanctions.
L'enfant paya chèrement son innocence,
Il fut retrouvé mort sous un tas de haillons.
Cependant il n'est pas mort dans l'indifférence,
Les peuples des montagnes l'ont pleuré des jours et des nuits.
Ce deuil réveilla leur mémoire et leur conscience,
Car leur histoire témoigne du respect de la vie.
Alors ils partirent en croisade contre l'insouciance,
Leurs armes : des glands et des fânes mis au chaud dans la poésie.
Des milliers de graines furent semées dans la plaine meurtrie,
Elles ont même germé sur des terrains secs et envahis de garance,
Car le peuple des plaines prit enfin conscience,
Que l'avenir des semis est entre leurs mains et celles de leurs petits.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose Marc Merlo

Une sensation inhabituelle saisit Florian, il cligne des yeux, éclair lumineux du bleu du ciel, puis il s'étire voluptueusement. Sous son corps, sa couche est dure, il fait le geste de repousser la couette, mais son bras balaie le vide, la couette aura glissé pendant la nuit, – matelas trop ferme, couette capricieuse, pense Florian. En remontant ses genoux, il perçoit le contact d'une matière rugueuse, pourtant, il n'éprouve aucun inconfort, ni froid, ni ankylose des membres, son corps épouse moelleusement le sol granuleux. Pour élucider ces phénomènes déconcertants, Florian se résout à ouvrir les yeux, et sur le fond vert de l'iris, sa pupille se rétracte, aussi fine que le chas d'une aiguille, à la lueur du soleil qui commence à poindre au-dessus des crêtes boisées des collines.

Près de son visage se dressent des barreaux verticaux, entre lesquels il aperçoit, au-dessous, le garage encombré, ainsi que le jardin ; subitement, Florian réalise qu'il a dormi sur le balcon.

Insomniaque, et maintenant somnambule, ça ne s'arrange pas, songe-t-il en se redressant. La porte de la chambre est ouverte, Florian discerne une forme massive sur le lit, son lit, la couette bouge imperceptiblement et régulièrement, cela ressemble à la silhouette d'un animal.

Soudain, dans la pénombre, au-dessus du crâne de l'intrus, des sons et des images colorées jaillissent, qui représentent des personnages et des lieux, parfois nets parfois flous, on entend également des dialogues, l'ensemble constitue une histoire à dormir debout, sans fin ni début, au reste elle s'interrompt aussi subitement qu'elle a commencé et les images se dissipent. Voilà des choses bien étranges, s'apprête à dire Florian à haute voix, pour mieux se convaincre qu'il ne rêve pas, mais un

feulement inquiet monte de sa gorge... après tout, ces bizarreries ne valent pas qu'on s'y attarde, pense-t-il, et ses fines moustaches frémissent, tout au plus constate-t-il encore qu'un doux pelage noir recouvre à présent son corps, mais puisque l'homme descend du singe, se dit-il, il n'y a là rien d'anormal, et mon pelage est tout de même plus soyeux que celui d'un chimpanzé.

Florian se laisse glisser le long de la gouttière pour rejoindre le jardin, après quelques pas hésitants, un désir de somnoler l'envahit, et il trouve refuge sur une couverture au fond du garage.

Les heures chaudes se sont écoulées et le soleil commence à décliner. Florian, après une toilette minutieuse, pointe le nez au-dehors. À l'ombre du feuillage, un animal allongé sur un transat, Florian reconnaît l'intrus du matin, ils se croisent d'ailleurs souvent dans le jardin ; le même qui minaude de façon ridicule pour que je me laisse caresser, pense-t-il, la toison de sa femelle ne lui suffit donc pas pour apaiser son avidité tactile ? Après tout, cette forme d'attention naïve est émouvante, pense Florian, soudain indulgent, au reste, c'est du nom générique de nos compagnes que ces animaux mâles désignent souvent le sexe de leurs bergères, en particulier pendant la nuit, lorsqu'ils se rassemblent dans leurs abreuvoirs collectifs.

Florian observe l'animal, celui-ci pianote sur les touches d'un téléphone mobile et boit de la bière. Ces animaux nous trouvent mystérieux, songe Florian, et même effrayants, surtout lorsque notre pelage est noir, voyons un peu, pour me distraire, à quelles occupations se livre ce primate, dont les membres inférieurs tendent à s'atrophier depuis que les ascenseurs supplantent les escaliers dans leur habitat – où donc ai-je lu cela ? se demande Florian, à présent étendu sur une pierre plate... Voyons décryptons mentalement l'échange des messages et les pensées de l'animal, ne nous dispersons pas, pense Florian..., je vois, je vois... tiens, il envisage de s'accoupler, mais il hésite, avec une femelle de son espèce, une certaine Vanessa, qui lui envoie des messages torrides depuis quelques semaines, il répond qu'il la trouve sensuelle et sensible, il ne se fatigue pas trop, il a même l'air d'y croire, ça ne va pas durer, tel que je le connais. Le primate ajoute, à l'intention de Vanessa « C'est facile pour vous d'exciter un animal tel que moi avec des mots ou un décolleté », elle répond que ce ne sont là que des hors-d'œuvre, et la bête songe alors à l'arrondi doré de l'épaule, au petit tatouage vert et rouge entr'aperçu, à ses récits où elle évoque les déambulations nocturnes qu'elle affectionne. « Et si c'était vous qui alliez me dévorer ? » dit-il, optant pour la prudence, je comprends, pense Florian, il est en train de se demander si Vanessa n'est pas une femelle fatale qui cherche à l'entraîner sur les sentiers de la perte... Les femelles fatales, il les aime au cinéma, il est plus indécis lorsqu'elles menacent de perturber son confort... Il tergiverse encore, prendre le risque de lui parler de plages, de dunes, du souvenir de ses seins frémissants... Il tient son téléphone dans sa patte gauche relevée, reposant sur l'accoudoir du transat, soudain il tourne la tête et m'aperçoit, il me fixe, terrorisé, il a face à lui un humain noir, mauvais présage dans les systèmes des croyances du groupe de primates auquel il appartient... Perplexe, Florian envisage d'hypnotiser l'animal qui le scrute toujours d'un œil hébété afin de modifier ses croyances et ses comportements, car la bière, des moyens de communications archaïques, des femelles fatales, la peur du noir, tout cela ne contribue pas à améliorer l'espèce, se dit-il, décidément ces primates sont incroyablement superstitieux – mais soudain, Florian détourne son regard des yeux de l'animal, et effectue un demi-tour ; instantanément, il oublie l'affaire qui vient de le captiver, et, sans attendre il se dirige silencieusement vers une haie où des bruissements le sollicitent.

[Retour en haut de page](#)

Parce qu'un jour il faut grandir Sophie Mondin Arragon

Je ne saurais dire vraiment quand tout a commencé. Ce que je sais c'est que je me suis retrouvée un jour avec un mètre à la main en train de faire le tour de moi.

Et franchement ce n'était pas réjouissant ! Non pas que je sois une de ces pimbêches qui aiment se contempler et prendre un soin exclusif de leur petite personne, non, loin de là.

Et je ne suis pas non plus perméable à la mode des cintres sur pattes et pourtant.

Oui pourtant j'étais là avec mon malheureux mètre, pas plus fier que moi au demeurant.

Ce fut comme on dit un moment d'intense solitude et ce que j'ignorais alors c'est que ce ne serait pas le dernier ni le plus critique. Bon bien sûr je m'évitais consciencieusement. Genre les miroirs, non vraiment c'est pas mon truc. Et puis pour rien au monde je n'aurais voulu arrêter de vivre car au fond les perspectives offertes ne sont pas nombreuses, le sport, la feuille de salade, le camouflage ou l'illusion... Et là ce fut la chute. Moi, honorable cerveau s'il en est, plongé dans le monde tout à fait inconnu pour moi de l'apparence et du faux-semblant. Tout du moins c'est ce que j'ai cru au départ. Oui parce qu'il y a aussi sur le chemin, le stade du refus. Non pas le refus de ce que j'étais devenue : un gros tas c'était indéniable et tout à fait reconnu objectivement par moi avant même de l'être par d'autres. J'ai, ma foi, beaucoup de défaut mais certes pas celui de me cacher la tête dans le sable aussi chaud qu'il soit ! Non, le refus du genre : moi, me préoccuper de mon apparence ? Moi, j'ai un corps ? Ah vraiment ? Et la nouvelle n'est pas bonne, je vous le dis !

Donc au-delà de ce refus d'entrer dans une globalisation pensante qui veut que ce qui est beau est bon, il me fallait réagir et en plus trouver de vraies raisons pour le faire.

Parce que, vous voyez, moi, je suis du genre à les chercher les vraies raisons et à les chercher loin en plus. Bref, au-delà de toutes les raisons profondes ou superficielles que j'aurais pu donner et qui sont toutes aussi réelles les unes que les autres, il y en a une qui prédomine : un changement était nécessaire, je veux dire pas seulement souhaitable esthétiquement mais nécessaire, profondément nécessaire. Alors que faire ? Consternation, la première route fut celle des sirènes, et elle fut longue.

À chaque proposition je me disais : « mais si ça marchait, si enfin ça marchait... »

Et un constat s'impose : ça ne marche jamais !!! Et pourtant je suis allée très loin pour essayer de sortir de ce cocon de graisse, très loin dans le ridicule au départ d'ailleurs. Outre les poudres, liquides, gélules ou comprimés miracles, que je pense avoir tous testés donc, pas d'espoir de ce côté-là. En gros la magie escomptée n'opère pas. Parce qu'il ne faut pas se leurrer, ce qu'on achète ce n'est pas seulement l'idée de faire moins d'effort pour un résultat (quoique du bord de mon canapé l'idée m'eut parue fort tentante en son temps), non, ce qu'on réclame c'est le rêve. En gros je pense avoir autant recherché ma marraine la bonne fée et sa baguette magique qu'un corps plus adapté à ma santé. Et si en ce bas monde la magie pouvait encore intervenir, si le rêve n'était pas mort ? Et bien un constat encore : les bonnes fées ne vendent pas au télé achat ni par correspondance ni partout ailleurs. Ceci est un fait, j'ai dû m'y résigner. Ce fut dur, croyez-moi car je suis d'un naturel à m'accrocher très fort à mes petits lutins.

Une fois cette phase franchie, il y eut bien pire dans l'escalade du ridicule qui ne tue pas et heureusement car je serais morte et remorte !!! Quoi de plus magnifique en effet qu'une graisse qui vibre majestueusement sur une plate-forme vibrante ou pire une ceinture qui reproduit donc l'effet chez vous, donc, sans témoin. Oui parce que c'est très important la notion du « sans témoin », bon on sent bien qu'on est profondément à l'ouest sinon on ne se prendrait pas pour seul témoin de nos frasques. Non pas qu'on se cache vraiment mais bon on n'en parle pas c'est tout. Parfois on arrive à en rire, parfois ce sont plutôt des larmes. Le chemin est long et les sirènes tellement multiples. On n'a pas vraiment envie d'échanger notre souffrance contre une autre (l'effort pour en sortir). On a juste envie d'en sortir, c'est tout. Sans en parler, sans que ça se voie, sans que ça fasse mal. Et bien mauvaise nouvelle : ça fait mal. Et puis qui a dit qu'on ne devait pas avoir mal ? Bon qui a dit qu'on devait avoir mal, pourriez-vous me répondre ? Et bien je ne sais pas mais si vous le trouvez surtout parlez-lui du pays !!! Bref, ce qui m'a stoppé dans cette chute vertigineuse dans l'illusion et la perte d'estime pour moi-même car en plus je n'étais pas dupe contrairement à d'autre, ce fut une vision d'horreur. Ce qui me caractérise peut-être c'est ce regard distancié qui fait que je suis capable de ne pas réussir à me tromper, à me plonger tout à fait dans l'illusion même quand j'en meurs d'envie. Je suis ainsi faite, lucide et sans concession. Le pire c'est que je crois que c'est ma qualité principale. Bien sûr ce n'est pas facile tous les jours de vivre avec moi mais bon je suis d'un naturel conciliant et j'ai fini par m'habituer à tout, même à moi-même.

Bref me voici sur mon canapé (que j'ai quitté depuis je vous rassure) et là sous mes yeux ébahis, une donzelle au corps parfait me présente une crème miracle (jusque-là l'illusion aurait pu prendre sur mon cerveau fainéant physiquement) mais ce qui fait tout chuter dans mon esprit c'est le film plastique. Il faut s'entourer de film plastique !!!

Et ce n'est apparemment pas une plaisanterie. Il faut se badigeonner, puis se saucissonner dans du cellophane. Et là je me projette dans ma cuisine ou dans mon salon en train de mettre en place la chose. Déjà premier point : s'il lui faut un pot de crème et qu'elle met visiblement du 34 fillette combien de pots dois-je envisager et par suite combien de rouleaux de plastique qui en plus est transparent, donc bonjour la vision d'horreur. Je m'imaginai moi, grosse limace de chair peinturlurée de vert (charmante couleur de la crème !) et enrubannée comme une grosse dinde avariée rescapée d'un Noël ancien. Je ne souhaite à personne d'être ainsi confrontée, ni à soi-même, ni au facteur (qui ne manquera pas d'avoir ce jour-là un recommandé urgent à faire signer). Je me suis dit qu'avant de maigrir, il fallait grandir.

Bref, ce fut le cocon de trop et la métamorphose se fit.

[Retour en haut de page](#)

Naissance d'une vocation Sylvie Montané

Le rêve s'est effacé. Les images, nombreuses et présentes au réveil, ont progressivement disparu. Pourtant, il a essayé de les retenir, les faisant défiler, se les représentant, mais l'effort concentré sur l'une d'elles permettait la fuite d'une autre... À l'instant de l'éveil, lorsqu'il était redevenu maître de ses pensées, tout était précis et net. Les événements du rêve étaient nombreux, les acteurs lui étaient familiers, certains lieux bien connus, quelques-uns étrangers. Comment, après seulement quelques minutes, n'était-il plus capable de nommer les personnages ? Tout lui échappait, tout repartait. Où ? Dans quel recoin de sa mémoire ?

Pourquoi, pourquoi donc ? Il aurait tant voulu tout garder présent à l'esprit. Une seule image persistait. Très présente, bouleversante et si inattendue qu'il regrettait vraiment de ne pas avoir gardé souvenir de tout le déroulement. Il aurait peut-être pu s'expliquer la genèse de cette scène.

Lui, le jeune homme si maladroit, il n'osait pas se reconnaître. Mais il ne pouvait douter, c'était bien lui. Sa maladresse, tant gestuelle que relationnelle, commençait à entrer dans la légende familiale. Il n'était pas distrait, ni de mauvaise volonté, mais ses gestes, ou ses propos, s'écartaient régulièrement de ses intentions. Ainsi, lorsqu'il avait taillé les fleurs fanées du rosier, il avait coupé un bouton tout près d'éclorre, le dernier restant après une abondante floraison. Ou encore, lors d'un récent anniversaire, il avait offert des friandises à sa cousine Amélie, souhaitant sincèrement lui faire plaisir. L'idée qu'il soulignait ainsi devant tous sa gourmandise immodérée, ne l'avait pas effleuré.

Or, dans cette vision, seule à subsister d'un songe qu'il percevait encore comme animé, dans cette vision, qui continuait à s'imposer à son esprit, il était empli d'une assurance, non seulement inaccoutumée, mais jamais éprouvée dans la réalité. Il était maître de lui, de chacun de ses mouvements, de chacune de ses pensées. Son esprit guidait ses mains, très simplement. Elles exécutaient ce qu'il venait d'imaginer, exactement comme il le souhaitait. Une immense satisfaction en découlait.

Progressivement, une pensée s'imposa à lui. Cette fois, les restes de sommeil n'embrumaient plus ses réflexions. Le souvenir de la plénitude ressentie à cet instant du rêve était si intense qu'il souhaita la retrouver dans la vie consciente. Tout naturellement, il associa cette sensation de bien-être à l'activité qui l'occupait dans cette scène. Ainsi, il décida qu'il en ferait son métier. Sans plus attendre, il se leva.

Le jeune homme maladroit qu'il était, devint un sculpteur rayonnant d'aisance.

[Retour en haut de page](#)

Elle est presque
Sylvie Morais

Presque provocante d'une terre première
Elle a l'insolence de ceux d'ici
L'audace des amarrés au pays
Elle est
Argile source
Ocre rouge, ancrée
Passé matrice originaire de souche
Elle est effluve le varech et la mer par beau temps

Elle est modelée par le vent et le temps
Elle est traces de pas et de mains et de choses
Ce qu'elle touche est touché par elle

elle est
Argile empreinte
Matière mémoire
marquée par le temps le soir elle est
Marqué par le temps des autres

Elle est matin révérence à la vie
érotisme instinct
Argile sage sauvage
Elle est contenant
Elle est conte nu
Qu'une caresse découvre touche ose et ouvre
Elle est celle qu'on absout,
debout
Muse de la chair souffle du verbe
elle est celle elle est :
l'originelle

Elle est surtout la rencontre ultime
celle depuis celle fatale
celle enfin qui incite à la fable
à même soi un passage une brèche
elle est l'espoir un jour de faiblesse
un sentiment d'existence
le rythme d'un pas
Argile éminente
Elle est pouvoir encore

Argile ma belle
ouvre la scène
mime les trois coups sur les pas du dedans
Argile habitée
Du mouvement des choses
Sur le chemin surprise, chants et étonnement
Argile ma belle
théâtre des métamorphoses
à travailler ta terre d'ombre rose

c'est moi que je travaillerai

[Retour en haut de page](#)

L'amertude.* Myriam Mothes

Le canson bleu du paysage, uniformément peint, s'estompant en son horizon, s'agrément de griffonnages duveteux, à hauteur des yeux, et s'enjolive d'une discrète mouche de lune en forme de sourcil.

Son visage me semble d'emblée accueillant, malgré son œil unique qui m'invite à profiter des bienfaits de la plage : chevelure dorée où il fait bon mêler les doigts à sa texture de soie.

Je m'enfonce dans sa bouche aqueuse où sa langue salée me lèche la peau.

Je marche, sac en bandoulière, l'eau à mi-cuisses, en prolongeant la côte, comme une âme errante. Que j'aime cette solitude à la présence assommante de mes concitoyens !

Certaines paroles ont le don de m'assourdir de mon passé aux échos destructeurs. Ici, je construis un rempart autour de ma personne, château de sable qui n'a plus rien à craindre des intempéries. Je m'enferme dans une des tours et y joue la musique de mes souhaits sur le clavecin de mon cœur.

Je m'isole, et j'explore des lieux, seule, sans pour toutefois me sentir perdue.

J'avance dans l'eau à une cadence régulière. Je pense à tous les avantages que la mer va m'apporter : renforcer mes os, améliorer ma circulation sanguine, araser ma peau d'orange. Peut-elle offrir la même bénédiction à mon âme ? Nourrir mon imagination, cicatriser les affres de mes blessures, rouler-palper mes chagrins ?

Je me laisse bercer par le murmure des vagues. Leur langage me ravit. Savoir écouter au-delà du simple remous répété. Elles et moi sommes pareilles. Nous ressasons toujours le même monologue derrière lequel se cachent d'autres messages. Lorsque la communication avec des êtres de chair et de sang m'est devenue impossible, j'ai entamé des discussions avec la Nature. D'abord par inadvertance, puis par volonté. Elle était là, sous mes yeux, sous mes doigts, sous mes pieds, partout. Je ne savais pas la voir, la reconnaître, l'apprivoiser. Ou était-ce moi qui ne voulais pas la laisser me dominer ?

En deçà des vagues, je perçois leurs murmures. Ils me soufflent l'espérance, l'envie, le goût des choses, le faire, le farniente ; être soi tout simplement, dans l'ici, le maintenant. Soudain, cette baignade rassurante est noyée sous des ondées maléfiques, fugaces, suffisamment fortes pour que je les entende. « Enfonce-toi, disparaîs en nous ! Qui s'inquiétera pour toi ? »

Peut-être se fera-t-on du souci pour moi, une fois disparue, une fois morte, une fois trop tard...

Pourquoi faut-il attendre l'irréversible pour expérimenter les remords, les regrets ?

Comme je m'éloigne un peu plus du rivage, je m'éloigne peu à peu des gens. Puisqu'avec eux je ne peux partager ni mes doutes, ni mes ambitions ; puisque je ne fais que rabâcher comme ces vagues qui toujours s'enfuient et inlassablement reviennent, je me conforte dans ma solitude. Je comprends, à ce moment-là, pourquoi personne ne me répond. Je n'indispose alors personne, et

mon unique présence m'est devenue vitale.

Mon sac garni de cahiers et de crayons, je marche vers mon destin.

Dans leurs murmures, les vagues me confient des secrets. Mes secrets. Ceux que j'ose enfin écouter. Un jour, il me faudra changer de vie, changer tout. Je laisse la métamorphose s'insinuer en moi, s'épanouir en moi, exploser en moi à son rythme.

J'ai le courage d'entendre le secret des vagues. J'ai la maturité pour les recevoir, les accepter.

Tout le monde ne le peut. Ces activités où il n'y a rien à faire sinon être soi, ils ne savent pas. N'ont-ils pas ma détermination ? à part celle de me persuader que je suis moins intéressante, moins méritante qu'eux.

Mais, la vie, je l'écoute. Elle me dit de ne plus croire ce qu'ils m'affirment. Et je préfère la croire, elle, plutôt que de les croire, eux. Ça n'empêche pas la rage.

Alors, cette haine que je transporte comme un baluchon désuet, je la laisse se dissoudre dans l'eau de la mer. Qu'elle s'écoule par tous les pores de ma peau ! Qu'elle se noie dans l'amertume saline. Qu'il n'en reste aucune particule !

Je me sens étrangement légère. J'avance sans effort. Je flotte.

Je ne fais plus qu'un avec la matière aquatique, insaisissable, imprévisible, inaltérable.

Je me répands, m'épands telle une flaque dans laquelle un enfant viendrait sauter à pieds joints malgré l'avertissement de ses parents. Mais c'est trop tentant. Je fonds. Je me liquéfie. Purification totale de mon corps.

* : capacité à se métamorphoser au contact de la mer.

[Retour en haut de page](#)

Lettre à S. Sonia Paoloni

Ma chère S., sais-tu que j'ai rencontré dernièrement, en achetant quelques-unes de ces fleurs pourpres dont je raffole, cette pauvre A. ? Peut-être t'en ai-je déjà touché un mot ?

Je me souviens à l'instant de quelques bizarreries dont elle m'a parlé et qui prouvent combien cette personne est incompréhensible.

Lui demandant ce à quoi elle passait son temps elle me répondit qu'elle peignait ! À nouveau !

Je me disais que sa grande production saura palier le peu de fond de son travail. La suite le prouvera, tu verras.

Elle avait décidé de peindre des femmes guerrières, des femmes révoltées, des femmes que l'histoire avait oubliées. Des femmes présentes, fortes et visibles. Non pas celles des mythes et des religions, sublimées par des héros encore plus puissants qu'elles ; mais celles qui ont aussi fait l'Histoire, L'Histoire avec un immense H à laquelle on consacre tant et tant de pages.

Elle me dessine son dernier mois de travail et je te fais grâce des détails concernant ses recherches ; comment elle traça les premiers contours, plaça les bâtons qui devaient symboliser les armes, choisit ses encres et se mit au travail de couleur. Pour

autant que je me souviens, elle commença à traiter les visages, esquissant à peine les traits, les laissant se fondre dans le fond. Puis elle travailla les habits : des robes et capes longues cachant tout le corps. Enfin elle les couvrit de sorte de couvre-chefs noués sur la tête, ne laissant apparaître aucun cheveu. Il faut s'imaginer, paraît-il, neuf femmes sur une toile qui mesure deux mètres cinquante de haut et cinquante centimètres de large. Cela frise la démesure, j'en suis sûre, me suis-je dit, quand elle me conta tout cela d'une voix à peine contenue, avec quelques trémolos vite étouffés dans la gorge. Pour terminer l'affaire, elle leur mit de larges colliers couvrant toute la poitrine.

Et maintenant, ma chère, tu ne devineras jamais ce qu'elle a ajouté. Chère S., il faut que tu nous imagines toutes les deux – elle en pantalon flottant et les mains encore tachées de peinture et moi cherchant des yeux le bouquet parfait – plantées au milieu des hibiscus violets, des lys entêtants, des tulipes flamboyantes, enveloppées de toutes les couleurs de la création. Elle a ajouté, d'une petite voix tout à coup sans timbre mais avec une certitude sans conteste : « ce n'est pas ce que je voulais peindre ». Et elle se mit à compter sur ses doigts qu'elle déplaçait l'un après l'autre.

« Quand j'ai voulu des femmes guerrières, elles sont apparues apaisées.

Quand j'ai posé la couleur, elle a estompé les bâtons, les corps.

Il reste neuf femmes aux yeux fermés, le visage serein.

Où sont-elles passées mes combattantes aux bâtons fiers.

Pourquoi ferment-elles leurs yeux à mon regard inquisiteur ?

Quand se sont-elles transformées en cela, à mon insu, alors que tout avait été pensé et construit ? »

Là, elle reprit son souffle. Ses poings se serrèrent dans les poches de sa tunique. Son regard errait dans les pensées noires et jaunes.

« Des combattantes aux yeux fermés, leurs armes disparues et leurs parures étouffantes ressemblant plus à ce qui enferme qu'à ce qui libère. Voilà ce que j'ai fait ».

Que pouvais-je ajouter à cela ? Je lui répondis une banalité qu'elle n'entendit certainement pas puis m'éloignai discrètement et refermai la porte du magasin en jetant un coup d'œil en arrière. La vis déjà plus petite derrière les immenses glâieuls, son chapeau de paille de travers, se parlant à elle-même. Traversai la route et me retournai encore. Elle s'était alors fondue dans la palette des fleurs.

Je te raconte tout cela, parce que tu l'as beaucoup fréquentée l'an dernier et qu'alors déjà, elle te semblait étrange.

Je t'embrasse bien fort et me réjouis à l'avance de ce que tu me diras de tout cela.

M.

PS. Notre voisine a installé un quinzième épouvantail le long de la clôture !

[Retour en haut de page](#)

Suzy Peaudeau

En ce beau matin d'hiver ensoleillé de janvier naquit un beau bébé de 3 kg 380. Ses yeux étaient d'un bleu pur, son visage bien potelé de nouveau-né laissait pointer au milieu un beau petit nez à la courbe bien précise. Elle semblait parfaite ; le plus beau des bébés en somme... on la prénomma Suzanne.

Durant sa tendre enfance, ce joli visage se dessinait délicatement et de belles boucles aux reflets marron - auburn - lui donnaient un teint éclatant. Bien sûr, plus elle grandissait et plus elle se regardait longuement dans le miroir et plus aussi elle se préoccupait de son apparence.

C'est à l'âge de quatorze ans que Suzanne décréta sérieusement que quelque chose n'allait plus du tout, deux choses plus exactement... La première qu'elle qualifia d'urgentissime était sa couleur de cheveux : comment pouvait-elle s'identifier à toutes les stars que l'on voyait à la télé et qui rayonnaient de tous leurs éclats de... fausses blondes certes, mais qui rayonnaient malgré tout et que les hommes semblaient dévorer des yeux ?

En un tour de main elle devint blonde comme les blés, elle se sentait vivre, cela lui seyait à merveille.

La deuxième chose qu'elle ne supportait plus était ce prénom ; elle ne supportait plus ce « Suzanne » aux connotations de vieille France profonde ; elle décréta qu'elle s'appellerait désormais Suzy qui faisait plus dans le vent ; d'ailleurs même ses parents se plièrent à la règle sans réticence aucune...

Durant toutes ses années de jeunesse où elle croquait la vie à pleines dents, elle se sentait belle, irrésistible et parfois, remplie de fierté, elle se prenait même pour Marilyn... Oui, depuis toujours Marilyn était son idole. D'ailleurs à un moment, elle avait pensé se faire appeler Marilyn. N'était-elle pas aussi en train d'emprunter cette personnalité inconsciemment ? Psychiquement elle semblait aussi se conditionner intérieurement : tout comme son idole, elle se sentait insécurisée, timide, triste aussi parfois car elle aussi aurait voulu conquérir le monde, l'avoir à ses pieds. Son manque de confiance en elle la dévalorisait totalement et elle ne cessait de se déprécier jour après jour. Elle se sentait alors même inutile ; un sentiment de confusion extrême l'envahissait qui faussait encore plus son image de blonde.

Être blonde oui, mais avec tout le côté glamour qui l'aurait embelli naturellement ! Encore fallait-il que la démarche, l'attitude aille de pair. Or ce n'était pas le cas : Suzy était souvent laissée pour compte, elle pouvait même passer inaperçue, dans une soirée ce qui quelquefois l'arrangeait bien car elle cherchait toujours à ne pas gêner et se mettait en retrait. Paradoxe : elle détestait les réceptions mondaines...

Plus elle avançait dans l'âge et plus elle était persuadée que quelque chose clochait à nouveau, comme si elle marchait constamment à côté de ses pompes... Elle percuta soudain : « on la prenait souvent pour une vraie blonde ! voyez ce que je veux dire... »

Suzy approchait maintenant de la quarantaine et, avec du recul, elle se sentait malheureuse au fond d'elle-même, malheureuse de ne pas être elle réellement, malheureuse de ce faux-semblant qui la hantait en permanence ; tout cela n'était que du « m'as-tu-vu », le paraître dans son plus bel écrin, mais qui laissait se diffuser un parfum d'amertume. « Je dois être moi-même, c'est tout » s'avouait-elle au fond d'elle-même.

Avec autant d'énergie que lors de ses quatorze ans mais avec beaucoup plus de conviction cette fois, d'un coup de baguette magique elle reprit sa couleur de cheveux naturelle.

En se voyant dans le miroir, elle n'en crut pas ses yeux : d'abord elle faillit pleurer. C'était une vraie métamorphose ! Quelques minutes après l'absorption du choc émotionnel, (elle avait été blonde depuis plus de 25 ans tout de même !), le miroir lui renvoya la vraie image d'une femme, belle naturellement, sans artifices, sans faux-semblant ; « je suis moi-même, scanda-t-elle comme si elle voulait que la terre entière soit témoin de cette métamorphose ! Je suis libre dans mes gestes, mes actes, mes pensées, mes paroles, sans procurations. Je suis moi enfin ! je suis Suzanne l'authentique ». Maintenant, oui, elle aurait le monde à ses pieds... Elle faisait preuve d'une confiance inébranlable en ses gestes, ses manières et paroles et tout cela fit ressortir son côté glamour qui était enfoui au fond d'elle durant tant d'années.

À présent, il fallait rattraper le temps perdu.

Ses amis l'attendaient dans le salon, (pour fêter son quarantième anniversaire).

Aucun d'entre eux ne se doutait d'une telle transformation. Seule sa grande sœur, Anne, avait eu le privilège de la plus stricte confidentialité.

Suzanne, pour l'occasion, avait choisi la plus jolie robe de sa garde-robe et se maquilla presque outrageusement.

Elle dévala les escaliers en trombe, et apparue comme une princesse devant ses convives stupéfaits qui en restèrent bouche bée.

« Désormais, vous pouvez m'appeler « Suzanne » déclara-t-elle, en passant élégamment la main dans sa chevelure brune, sous le regard hébété de ses « admirateurs ». Puis elle lança d'un ton décisif que l'on ne connaissait pas : « c'est bon, on y va ? »

[Retour en haut de page](#)

Comme s'ils étaient de mon sang Silvie Piacenza

La vieille Rosalba ne voulait pas de lui dans ses pattes.

Elle faisait mine de ne pas le voir, pestait, grognait, s'affairait autour du lit et, pour bien lui faire comprendre qu'il n'était plus le maître des lieux, finit par le pousser hors de la chambre.

À la balustrade du grand escalier, il resta. Planté. Un long moment.

Depuis les premiers gémissements d'Angelina – sourds – jusqu'au premier cri – étouffé.

Angelina, ma perle, mon grain...

Suivit un silence. Comme si tout était fini.

... Angel... ?

Puis ça recommença. Comme si cela ne devait jamais finir.

... Oh Angelina, mon hamamélis...

À la balustrade du grand escalier, il n'y tint plus, alors les marches, il les dévala aussi vite que possible.
En cuisine, elle était là, la petite, au bord de la cheminée, à manier le manche au-dessus du chaudron et à remplir la large bassine de compresses fumantes.
Quand elle le vit entrer, elle prit son air – de toujours ricaner.
Il chercha quoi faire de ses mains – qu'elle regardait s'agiter, la jeune impertinente – mais elles n'y contenaient plus, ses larges mains, ni dans les poches de son pantalon court, ni dans celles de sa jaquette de velours et parce qu'il lui fallait bien faire quelque chose, déboussolé, il fit demi-tour, trébucha dans le couloir aveugle, jusqu'à la lourde porte – celle qui ouvre sur le dehors.

C'était un matin frais.

Encore titubant, il marcha jusqu'à la prairie, celle qui penche aux châtaigniers.

... Angelina mon vin, Angelina ma vigne...

Ça le redressait un peu, la vue des grands arbres. Tous ses grands arbres.

D'un côté de la montagne et de l'autre, aussi. Toute sa fortune.

Ne souriez pas, Angelina, je les connais tous. Un par un. Comme s'ils étaient de mon sang.

Ça l'aidait à respirer. Suffisamment pour reprendre allure et se laisser aller dans la pente.

D'un œil, par la fenêtre, Rosalba le regarda disparaître dans le sous-bois, de l'autre, elle surveillait le petit visage déchiré d'Angelina.

C'est alors qu'elle dit, la vieille Rosalba, qu'elle dit tout doucement :

« Ne retiens rien. Maintenant il ne peut plus t'entendre. »

Et Angelina ne se fit pas prier pour hurler toutes ses douleurs au ciel.

La petite en bas s'arrêta net. Une escarbille dans son jupon !

Par-dessus les cris d'Angelina, la voix stridente de la vieille qui maintenant les réclamait d'urgence, les linges.

Mais il y avait ce trou, ce minuscule petit trou dans le précieux jupon du dimanche ! Et une peine désormais plus lourde à porter que la plus lourde de toutes les bassines du monde.

Revigoré par la fraîcheur du matin, d'un pas plus alerte, il enjambait les torrents de mousse.

Angelina, ma mie, Angelina mon levain...

Et puis, soudain, au sein d'une clairière, il fut saisi.

Comme foudroyé par l'envie – brutale – d'une délicatesse.

De la béatitude plein son caleçon.

Terrassé, il tomba les bras en croix, plaqua tout de son corps contre l'herbe humide, et trouva là, matière à nicher son extase.

Lorsqu'elles se mirent à sonner à toutes volées, les cloches de la Vierge du Désert, annonçant le premier office.

La tête entre les genoux écartés d'Angelina, la vieille Rosalba s'empressait de marmonner les prières.
Tandis que ses doigts de sage s'occupaient à forcer le passage.
Entre deux douleurs, Angelina rentrait en poésie avec le ciel.
Dans le grand escalier, la petite sanglotait au-dessus de la bassine, se disant que l'on danse, aujourd'hui, dans les villages. Après la messe.

Angelina mon suc, Angelina ma sève...

Une fois encore, une dernière fois, il gémit dans la terre.

Brusquement, de derrière le taillis, une voix familière :

« Y'a pas de mal ? ». Le métayer.

Bien vite il se remit debout et, ses mains embrouillant l'air, il prit sa voix de maître pour annoncer que son épouse avait le mal joli. Depuis les aurores.

Silence.

Un semblant d'hésitation et le brave homme plongea la main dans son sac pour en tirer un lièvre, un tout frais cueilli au collet.

Rires.

Un beau lièvre en cadeau, pour fêter l'événement, un beau cadeau d'au moins six livres.

La vieille Rosalba implorait toutes les miséricordes. Et comme le ciel n'y suffisait plus, elle hurla à la petite de laisser la bassine là où elle était et de venir se coller sur le ventre dur d'Angelina. Et de le presser. De le presser encore ! Plus fort ! Plus fort encore ! Jusqu'à ce qu'il cède. À califourchon, s'il le fallait !
Angelina avait la tête à l'envers et le reste aux enfers.

Angelina, mon roc, Angelina mon cap.

Le pas assuré, l'âme réchauffée, il retourna à l'assaut de la demeure.

Dans sa main crispée, le duvet tiède et savonneux.

Avant de remonter la pente, il lui prit même, d'un geste désinvolte, de se lisser la moustache.

La vieille Rosalba n'avait plus de temps à perdre.

Vite ! Arracher de là, la petite guimauve.

Décidé, il poussa la lourde porte, celle qui ouvre sur le couloir obscur.

Vite ! Dégager les nœuds ! Un coup de ciseaux ! Vite !

Et le suspendre par les pieds, le gluant, pour obtenir du ciel, un cri.

Arrivé au pied du grand escalier, il s'éclaircit la voix.

Silence dans la chambre.

Un silence épais qu'elle tentait de rompre, Rosalba, aspirant et recrachant les glaires à même le sol.

Dans un coin, la petite avait le visage enfoui dans son jupon du dimanche.

Angelina, vidée, avait la tête ailleurs.

Angelina mon pouls, Angelina, mon rein, mais la large bassine posée en travers, fit qu'il s'arrêta net, juste dans l'encadrement de la porte.

Et dans le silence, il y eut un cri. Un cri minuscule. Un autre peut-être.

Et enfin, un sourire fatigué sur le visage de la vieille Rosalba.

La petite releva doucement la tête de son jupon.

Et s'ouvrirent les yeux d'Angelina. Un regard de brume qui échoua sur l'époux. Lui, à la porte, avec la mine tordue de celui qui ne sait pas quoi faire.

Et, parce qu'il lui fallait bien faire quelque chose, alors, fièrement il brandit le lièvre. Comme on brandit une victoire.

Alors, Angelina écarquilla les yeux et d'horreur, retourna valser avec les anges.

[Retour en haut de page](#)

La robe papillon Irène Picard

D'un pas mal assuré, elle traverse l'allée de graviers blancs, franchit la grande grille en fer forgé et quitte enfin le cimetière.

La main en visière au-dessus des yeux, elle contemple la route sinueuse qui file entre les pins jusqu'à la mer. Le ciel est d'un bleu vif, l'air tiède et parfumé.

Elle rajuste la rose blanche sur la boutonnière de sa robe légère, soupire profondément, ferme un instant les yeux et s'élançe enfin sur la pente goudronnée.

Ce jour qui finit n'est pas un jour ordinaire pour elle...

À pas menus elle se remémore tous les détails de cette journée. Le lever très matinal, le petit-déjeuner sur la terrasse, le chat enroulé sur ses genoux, la promenade dans le jardin et le choix des roses pour le bouquet, blanches, ce sont ses préférées.

Puis elle a fait son lit, très soigneusement, en prenant son temps, a fait sa toilette dans le cabinet bleu, s'est glissée dans sa robe « papillon », s'est parfumée délicatement, a fermé un à un tous les volets de la maison, a pris son bouquet de roses blanches et a fermé à clé la porte derrière elle.

Sur cette pente au goudron cloqué par le soleil elle se sent libre et légère.

Au cimetière elle a bien nettoyé la tombe, disposé harmonieusement le bouquet de roses sur la dalle de granit tout en chantonnant et murmurant des bribes de poèmes d'amour.

Elle a sorti de son cabas du fromage, quelques fruits et une mini-bouteille de rosé, a disposé le tout sur son grand foulard blanc et s'est assise dans l'herbe, sa robe en corolle.

Elle n'a pas vu les regards mi-amusés mi-intrigués des passants des allées du cimetière.

Tout en savourant son repas elle échangeait rires et paroles avec un hôte invisible.
Elle a replié son foulard, rangé la bouteille vide dans son sac, a déposé un dernier baiser sur le bouquet de roses blanches et s'en est allée.
Le vent s'est levé, se perd dans les plis légers de sa robe « papillon » qui déploie ses ailes.
Elle aime ce vent qui brûle et sèche les lèvres, dénoue les cheveux et les emmêle.
Elle se sent belle, gorgée de vie et de douceur.
Son pas est plus ferme, elle semble même parfois danser.
Au bas de la colline, la route cède place à un chemin qui trempe ses sillons dans l'eau de la mer.
Immobile sur la plage, le regard tourné vers le large, elle laisse glisser les ailes de sa robe le long de sa peau nue.
Très lentement elle entre dans l'eau, les yeux fermés, laissant la caresse des vagues guider ses pas.
Bercée par les vagues, elle prend le temps de voir percer les premières étoiles, les bras de la mer tendrement mêlés aux siens.
Elle devine le sourire de son amant penché sur elle.
Plénitude de l'instant...

Au petit matin un couple de promeneurs a trouvé sur le sable mouillé une robe au tissu léger, fragile comme des ailes de papillon.
Dans le cabas, une lettre d'amour au papier jauni et à l'encre délavée datée de 1945.

[Retour en haut de page](#)

J'ai fait un rêve
Chantal Pitout

Ce matin je me suis réveillée
Je ne savais plus si j'étais dans la réalité
Ou si j'avais rêvé.
La fée Via faisait sonner sa clochette
Et me proposait une métamorphose.
« Je te donne une deuxième chance
Tu dois changer
Profiter de l'essentiel
Ressaisir tes valeurs
Imprimer tes choix »
Je me suis regardée dans la glace
Qu'est-ce que je voulais ?
Une belle voiture ?

Pas forcément
De l'argent ?
Il m'en fallait
Des amis ?
C'était l'essentiel.
J'ai pris mon téléphone
Et j'ai refait les numéros oubliés.
Pourquoi j'avais fait ce rêve ?
Est-ce que la vie me proposait
Du changement ?
Ou simplement m'aidait à y voir plus clair ?
Pourquoi on a tant d'amis
Le jour du départ ?
Est-ce parce qu'ils sont contents de nous voir partir
Ou simplement pour se déculpabiliser ?
Il n'y a que les imbéciles
Qui ne changent pas d'avis.
Alors moi j'ai pris mon sac à dos,
J'ai mis le répertoire téléphonique dedans
Un cahier, un stylo
Et je suis venue là
Auprès des arbres,
À l'ombre, me ressourcer.
Il faisait frais,
Les oiseaux chantaient
Un peu trop à ma guise
Les feuilles s'agitaient
Frissonnaient,
Les abeilles tournaient.
J'étais seule
Et en même temps
Si comblée.
Il suffit de peu
Pour réaliser que le bon chemin
N'est pas si loin.
Je suis rentrée, j'ai vidé mon sac
Et décidé que la seule qui pouvait choisir une métamorphose

C'était moi.

[Retour en haut de page](#)

Les temps changent ... enfin ils changeront peut-être un jour Anne-Marie Pons

« Ils faisaient la queue, assis dans leurs engins métalliques qui vrombissaient jusqu'au dernier moment. Inexorablement, un individu ouvrait une portière, se saisissait d'une longue poignée flanquée d'un tuyau relié à une machine d'où sortait alors un ronronnement qui confinait à la jouissance lorsque l'individu déversait dans l'engin un liquide dont on ne voyait jamais la substance mais dont on sentait bien qu'il s'écoulait en abondance. Instantanément un tarif s'affichait correspondant au prix du commerce. »

Là le document était déchiré, puis reprenait.

« Depuis longtemps, ils savaient qu'arriverait le jour où ce liquide ne jaillirait plus des roches ancestrales. Mais l'habitude était prise. Bientôt remplacée par la croyance : quand l'évidence est trop forte, on ne peut que la nier. Puis vint la violence. On commença à voir des émeutes dans les stations service fermées, puis protégées par des grilles électrifiées. Des véhicules étaient abandonnés çà et là : on ne pouvait plus les ravitailler. Des camions étaient affrétés par la police d'état pour emporter de nuit les plus gênants. Les autres gisaient dans la position où ils avaient hoqueté leurs ultimes effluves et commençaient à servir de domicile aux plus démunis. On vit des immolations par le feu, dans leurs voitures, de conducteurs au désespoir de ne plus pouvoir se rendre à leur travail. Les forces de l'ordre avaient ordre de tirer sur toute personne prise en flagrant délit d'utiliser son huile de vidange usagée pour mettre le feu à son habitacle roulant. Car, si les camions de nuit étaient encore approvisionnés, l'essence des pompiers était en revanche rationnée.

Pourtant des champs entiers avaient été ensemencés en plantes diverses vouées à devenir des agro-carburants. Mais comme les tenants de la Bourse n'avaient plus aucune retenue, après avoir testé une spéculation qui empêchait une partie toujours grandissante de l'humanité de se nourrir, ils avaient continué à miser sur des profits à deux chiffres, si bien que peu de temps après avoir été mis sur le marché, les agro-carburants furent en quelques mois totalement inabordables. On aurait pu croire qu'ils allaient alors mourir de leur belle mort. Mais non, ils furent exportés à Dubaï et dans les émirats arabes de manière à en maintenir les infrastructures pendant que les pompes de l'occident recrachaient les dernières gouttes grossièrement raffinées.

Des détecteurs électroniques quadrillaient le territoire rural. Chaque fois qu'un père de famille franchissait un champ pour prélever dans les plantations carburantifères de quoi nourrir ses enfants, on trouvait suffisamment de kérosène pour faire décoller un hélicoptère. On ne revoyait plus l'homme. Peut-être finissait-il comme les biches et les sangliers qui n'avaient pas été prévenus de ce mode de détection. Un tireur d'élite se tenait prêt à monter à bord lors de chaque décollage. Les bêtes hélitreuilées alimentaient un marché noir au profit des valeureux militaires dont la paye connaissait les mêmes aléas que celle du reste de la population. Parfois, l'engin lâchait une forme noire au-dessus d'un plan d'eau. »

Ces pages, je les ai trouvées dans une sorte de gourde cylindrique en métal, écrite avec des lettres mécaniques et régulières qui ne ressemblent pas à notre écriture manuelle, accompagnée d'une page de journal, annonçant le passage imminent d'une comète

dans l'environnement immédiat de la Terre pour une date appelée « 4 octobre 2010 ». Je pouvais lire ce langage mais certains mots m'étaient totalement étrangers : Bourse, agro-carburants, camions, hélicoptère, et bien d'autres. Et cette date ne représentait rien pour moi.

En regagnant notre yourte, je me demandais quelle était la nature de cet écrit. Un journal de bord ? Un récit ? Peut-être une fiction qui avait dépassé la réalité ? Bien à l'abri dans cette drôle de gourde, il avait vraisemblablement traversé le temps. Autour du poêle, ce soir-là, nous étions trop occupés à comprendre pourquoi nous avons découvert des centaines de squelettes humains, aux os broyés, dans un étang qui commençait à s'assécher pour que je parle d'une simple gourde.

Demain, nous commençons une expédition pour traverser le fleuve Gaonna qui coule dans la vallée. Avec les communautés qui vivent de l'autre côté, nous avons tendu un pont en corde pour enfin nous rejoindre. Les peuplades baroussières ont découvert une bâtisse en pierres couverte de végétation en haut d'une colline, à une journée de marche. Elles souhaitent nous la montrer car elles y ont trouvé un cadran solaire qui semblerait prouver que le soleil se levait autrefois à l'est. Nous en profiterons pour y célébrer la fête du Bonheur, tous habillés de rouge, aux couleurs du soleil.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphoses Renée Richon

Ces soirs où son cœur saignait de trop d'absences
En ces lieux de douleurs, décombres d'incertaines passions
Son vaisseau musical rivé à ses oreilles,
Guidait ses pas aux chemins convulsifs du souvenir.

La lancinante vérité jaillissait ainsi
Des voix d'alors de ses rockers cassés
Ranimait la flamme des mots chantés
Des espoirs, des songes interdits.

Musique au plus fort de sa rage,
Musique ses cris et sa fureur,
Vacarme dans le ruban ombilical
Survivance des rythmes in confisqués.

Ses rocks, ses blues, ses opéras,
Ses frères inconnus, ses sœurs de solitude
Ses enfants, ses amours, musical flot radieux

À l'unisson de sa déconvenue.

À la source du temps
Le poète réinventait le monde
Était-t-il maître de ses maux
Sur le parchemin capturés ?

Dans son urgence à livrer
Les mots d'un message
Harmonisé dans une strophe de bonheur ?

Métamorphose :
Ma sœur, ma douce, mon aimée,
Sur les lèvres du menteur
Discerne les mots truqués
De l'homme étanchant sa soif de nuisances.

[Retour en haut de page](#)

Ma yourte a déployé mes ailes
Madeleine Rivière

Un autre lieu pour d'autres âges,
Envies d'ailleurs enracinées,
Pour habiter mais sans bagages,
Seulement ceux accompagnés.

Voilà comment, au gré des tranches
De mon esprit ensorcelé,
Sortie tout droit des turbulences,
Ma maison ronde est arrivée.

La vie est faite de séquences
Que le destin a programmées,
Non, ce ne sont pas des errances,

Ce sont des vies déshabillées.

Mais ce sont là drôles de choses
Qu'on ne confie qu'aux initiés,
Tout simplement métamorphoses
D'une âme au bout de ses idées.

Ainsi de costume en costume,
Par l'inconscient téléguidée,
J'ai visionné dedans mes brumes
Cet habitat prédestiné.

J'accorde mon âme aux rondeurs
De cette yourte aux yeux rivés
Sur la nature et ses splendeurs,
Elle m'a métamorphosée.

[Retour en haut de page](#)

Le Pic de la Pique et le Bec du Corbeau Bernard Salomone

« Nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde ». Au pays des droits de l'homme, la brutalité des expulsions d'enfants nés en France de parents étrangers, rappelle étrangement, les arrestations de la police Vichyste en 1942 à Paris, et leur regroupement à Drancy. Quand l'histoire se répète... Réseau Sans Frontière se dresse et résiste. Merci.

Pourquoi montagnes, êtes-vous
En cette saison d'été si amères ?
Le bleu vous habille des reflets du ciel,
Et le soleil de son chapeau salue bas votre majesté.

Les grandes familles astiquent leurs titres et leurs faïences d'or
À des colonnes de réséda qui dissimulent les jalousies et les envies

Pourquoi montagnes êtes-vous
Si drues, si absentes, si dures comme l'aloë ?
Est-ce cette brume dense et moutonneuse
Qui enveloppe de larmes acides les sapins noirs ?

Les jeux d'eaux des enfants noirs et blancs en jardins clairs,
Semblent sombres et sérieux par les après-midi bouillonnantes.
L'eau vive du torrent ne rafraîchit pas la liberté de penser.

Pourquoi montagnes recelez-vous
Tant de chardons piquants à ma France inégale ?
Sont-ce ces appels à la haine et à la délation
Que les corbeaux noirs lâchent au-dessus des ravines ?

Les préaux des écoles laïques se sont tus
Et ils tremblent encore de l'effroi de ces enfants de couleur
Que la police est venue chercher dans l'arbitraire
Dans la nuit de cette époque trouble aux mauvaises surprises
Qui voient des familles conduites en camps de rétention.

Mais dans la conscience citoyenne,
Des voix solidaires se sont levées
Pour lutter contre cette injustice de Juillet
Pour faire écho à une France
Qui ne dit pas son vrai nom,
Pour faire écho à une France qui renie
Les droits élémentaires de l'asile et du sol
À une enfance sans-papiers et scolarisée,
Pour préparer une campagne électorale populiste
Dans notre « Douce France », oui, mais pas pour tous,
Laisant des trous d'encre dans des cahiers de classe restés
Ouverts sur des mots d'enfants aux craies de couleur souillées,
Des enfants qui voulaient seulement apprendre
Le droit de vivre en paix, pendant les vacances, en France,
À l'abri de la barbarie, sans avoir prévu qu'elle avait cours ici aussi !

[Retour en haut de page](#)

Octomne Christiane Sarrat Payrau

La forêt s'est glissée dans sa robe pourprée,
La campagne a endossé son chandail diapré.
Le vent fraîchit, l'hirondelle est déjà partie.
La vigne est dépouillée de ses grappes dorées.
L'automne est arrivé.
La montagne a revêtu son blanc bonnet,
La rivière clapote plus fort sur les galets.
Dans les chânaies, le cèpe dresse son chapeau entre les fougères.
Le châtaignier daigne remplir notre panier de ses fruits bruns et renflés.
La palombe vole à tire d'aile, évitant le chasseur embusqué :
Il est amoureux d'elle !
La brume du petit matin se referme comme un écrin,
Sur cet automne chatoyant qui déverse son flot de couleurs,
Sur la nature emplie de torpeur.

[Retour en haut de page](#)

Le cahier bleu Christine Seguin

Le dernier coup de minuit vint s'éteindre au fond de la vallée.

Elle prit le cahier bleu, l'ouvrit à la première page, comme tant de fois auparavant, lissa la douceur de la feuille. Ce jour-là serait le jour du premier pas, elle le savait. Elle saisit le stylo à encre, l'approcha du cahier, hésita. Cela suffit à déposer un point qui alla s'élargissant, un astérisque involontaire.

Elle ne put s'empêcher de sourire d'elle-même : avant même d'avoir écrit un mot, voilà qu'elle déposait déjà un signe, un arrêt sur images, une précision à ce qui n'avait pas encore été dit. Elle prit une inspiration, regarda sa main avec appréhension : c'était son sang qui coulerait bientôt sur ces pages, un sang noir, certes, mais elle savait que le premier mot écrit, l'hémorragie risquait d'être longue à tarir.

L'enfant dormait dans la pièce adjacente. Il ne s'agissait pas de le réveiller. Et demain, il faudrait lui offrir le visage lisse d'un sommeil sans histoire.

À cette pensée, la tâche lui parut trop difficile : elle s'était surestimée à coup sûr, ne saurait rien mener à terme... Mais l'astérisque accidentel semblait offrir un point d'ancrage à son regard, il en émanait comme un point de chaleur, un chuchotement, un encouragement à continuer.

Alors, doucement le stylo à encre se posa sur la feuille – encore une astérisque – esquissa quelques boucles souples, hésita encore, puis accéléra le rythme, trouvant son chemin à travers les interlignes : la main courait désormais sur la feuille, indifférente aux premières gouttes de pluie que les yeux laissaient perler, indépendante des soubresauts du poignet. La main corrigeait les ratés, évitait les tâches humides qui venaient étoiler la page, slalomait entre les pâtés, les tâches d'encre. Parfois, elle s'arrêtait quelques secondes, effleurant furtivement la joue humide avant de reprendre son travail. Quelques sanglots interrompirent ce travail de mémoire, mais la main toujours reprenait son voyage vers plus de liberté.

Le silence parfois bruisse de mots non-dits. Elle savait que pour entendre ces mots bleus, elle devait faire taire les cris et les chuchotements et aussi les silences assourdissants qui emplissaient sa tête. Alors la main écrivit sans relâche.

Quand la lune au lointain dépassa la colline, quand le jour sans un bruit éteignit les étoiles, le petit cahier bleu était lourd de souffrance.

La main s'était arrêtée sur une dernière arabesque. Les yeux, brûlants de fièvre, semblaient pourtant plus clairs.

Elle hésita, eut un sourire fatigué, dévissa le stylo, jeta la cartouche noire, en choisit une autre d'un bleu des mers du sud, apposa une date, nouveau calendrier, et une signature au coloris d'azur.

Elle se leva, immensément lasse et légère, l'œil cerné et l'âme incertaine.

Dans la pièce mitoyenne, l'enfant appelait d'une voix encore ensommeillée.

Elle se dirigea vers la chambre en cherchant dans sa mémoire les vers du poète... « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre... »

Métamorphose...

[Retour en haut de page](#)

Les êtres de rêve Christian Staebler

La journée avait été rude, fatigante et, de plus, peu intéressante. Une journée somme toute assez ordinaire. Il avait traversé la région dans sa plus grande largeur et visité une demi-douzaine de clients potentiels. Il faisait toujours bonne figure avec sa cravate gris souris, sa chemise blanche aux motifs floraux on ne peut plus discrets, ses chaussures à quatre cents euros d'une sobriété étonnante. Personne ne refusait de l'accueillir, partout on le recevait avec amabilité et sourire.

Il avait maintenu sa moyenne habituelle malgré les distances et était assez satisfait du résultat. N'eût-il été aussi éreinté il aurait pu se montrer euphorique. Sur la route, les paysages défilaient, il lui restait à rejoindre son hôtel dans la ville voisine. Pour un début de semaine, tout était bien parti. Il ne retrouverait son foyer que le vendredi soir et ne laissait pas la mélancolie gagner son esprit : un lundi c'était bien trop tôt. Concentré sur les chiffres, son esprit restait actif et figé sur son objectif : être efficace, rentable et bien vu de ses supérieurs. Deux nouveaux clients sur cinq entreprises démarchées, peu de ses collègues arrivaient à tenir une telle moyenne. Il en était fier et savait que cela tenait essentiellement à son allure et à sa façon naturelle. Mais quoi, il faut savoir utiliser les talents que l'on a.

Il arriva enfin à son hôtel. La réservation avait été faite la semaine précédente par sa secrétaire, au siège. Elle n'aura

certainement pas oublié qu'il voulait manger sur place dans cet établissement, même s'il ne le lui avait pas spécifié précisément. Depuis quinze ans qu'ils travaillaient ensemble les mots devenaient, par instants, superflus et elle connaissait ses habitudes. Il prit ses clés au comptoir où la personne de garde lui fit un grand sourire. Une fois son bagage à main et sa valise déposés dans sa chambre, il reprit les escaliers pour accéder au rez-de-chaussée. La salle à manger était ouverte et il s'y installa directement. Sans être mondain il était devenu au fil des ans un homme du monde. Il avait appris à se comporter comme tel, ne touchait plus la viande avec ses doigts comme lorsqu'il était enfant, buvant son verre de vin tout seul et observait les serveurs et serveuses déjà dans l'attente de sa fin de repas afin de préparer sa table pour les clients suivants.

Tous les lundis le rituel était le même, avec la fatigue du week-end et celle de cette première journée de travail, il remontait directement dans sa chambre. Pas de promenade en ville comme il en faisait certains autres soirs de la semaine. Pas de films à la télévision, même s'il tenait à toujours l'avoir dans sa chambre, où qu'il soit. Pas même un peu de lecture : son livre restait dans la valise les lundis.

Il ouvrait son portable, y faisait le compte rendu de la journée, répondait à deux ou trois mails urgents et préparait son itinéraire pour le lendemain. Puis il débranchait tout et se faufilait sous les draps tout en éteignant la lampe de chevet. Il prendrait une douche rapide avant le départ le lendemain...

Le lit était doux, il y retrouvait les habituelles odeurs de fraîcheur et d'hygiène auxquelles il mélangeait son odeur à lui. Il plongeait en lui-même, bercé par les effluves de sa transpiration, rassuré par les fragrances de son propre corps. Il était en terrain intime. Il pouvait enfin tomber le masque, se laisser aller dans son univers, se laisser sombrer dans les images qui défilaient sous ses paupières closes. Le monde quotidien s'éloignait, il glissait dans des couleurs, des sons, des paysages irréels. Le moment de l'endormissement était un moment magique, unique et euphorisant. Un passage sur un autre monde. Et, il se métamorphosa en être de rêve.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose osée Jackie Villenave-Pailhas

Agnosco veteris vertigia flammae
(Je reconnais la trace de mes premiers feux – Virgile)

Me murmureras-tu malicieusement,
Enfin, Elie-Edmond
Ta ténébreuse tentation, sans tergiverser ?

Abandonnant ainsi allégrement cette abstinence absurde et altière,
Manifestant, mâle muet, mine de rien, moustache au vent, ton
Objectif offensif, par une œillade opportune...
Réciproque, regard régal réceptif, rendez-vous
Pris, pour parachever cette perspective.
Homme habile, avec hardiesse, tu te hasardes, sans hésiter ; Hourra !
Oui, ose, ose, outrepasser sur l'oreiller cette offrande ondoyante,
Savourant cette salve suave et subtile,
Etreinte, émoi, extase exquise, épilogue évident : énamourés et épris.

Outrepasser, sans s'offusquer,
Sceller ce sentiment sincère,
Evolution, métamorphose émerveillée,
Enfin OSEE.

[Retour en haut de page](#)

Métamorphose deux cent deux Michel Wilde

Cela faisait si longtemps que j'étais abandonnée, oubliée, ignorée, que c'est à peine si je m'éveillai lorsque l'on vint me chercher. Née en 1940 à La Garenne Colombe, je dus à ceux qui avaient ma garde d'avoir échappé aux bombardements. C'est également grâce à eux si j'échappai à la convoitise de personnes en uniforme vert qui parlaient fort une langue que je ne connaissais pas. Aussi, ces braves gens que je n'oublierai jamais m'ont-ils choyée, cachée, protégée jusqu'à cette période que l'on nomma « la libération ».

Là, ce fut un moment de mon existence où je pris enfin conscience de mon utilité. Même si je ne pouvais pas souvent manger à ma faim, même si ceux que je servais (car telle était déjà ma vocation) ne m'accordaient que peu d'intérêt, je vaquais à toutes les tâches qui m'étaient confiées sans rechigner le moins du monde. Telle était et serait ma vocation : rendre service avec abnégation, pour la plus grande satisfaction de mes tuteurs.

Souvent, il m'était donné de rencontrer quelques-unes de mes cousines, au hasard de mes missions, et c'était plus par politesse que par amour filial que nous échangeions quelques amabilités, au pire un regard complice. Et oui, la dureté de la vie à cette époque obligeait à privilégier le côté pratique au penchant sentimental, ce qui explique par ailleurs ma précoce maturité.

Quelquefois, je retrouvais d'autres compagnons de mon âge à l'occasion d'une visite au dispensaire, où là, force m'est d'avouer que la promiscuité et l'importance des soins qui nous étaient prodigués envoyaient voler avec fracas le moindre soupçon de pudeur ; et déjà, je constatais avec un certain effroi combien de beaucoup plus âgés que nous étaient traités, voire maltraités. Mais bon, lorsque les soins achevés, on les voyait repartir plutôt requinqués sans même un regard pour nous, cela était plutôt

rassurant.

Un jour cependant, je vis un de mes semblables dans un état désespéré, laissé de côté par son « parent », sans que personne ne trouvât rien à redire et ce jour-là, j'aurais dû me faire une opinion sur ma possible destinée.

Qu'importe, je n'avais pas plus le droit de m'apitoyer sur le sort des autres que sur le mien. Peu m'importait que certains agissements eussent cours en ce monde cruel, le travail était toute ma vie, et je me devais de l'accomplir sans faillir.

Les années passèrent. Puis vint le jour où mon tuteur décida d'adopter une autre que moi. On ne me demanda pas mon avis.

C'est sans concession que l'on me conduisit dans une autre famille. Là, on décida de me teindre, on retira mes vêtements au profit de nouveaux aux couleurs criardes. J'avais la nette impression de perdre mon identité. Je ne me reconnaissais plus. Nous étions dans les années « 70 ». Qu'importe, il faut vivre avec son temps ! Les services que l'on me demandait alors étaient quelque peu différents, mais ce qui me posait un problème avant tout, c'était l'exigence constante de rapidité. Il me fallait sans cesse accélérer, aller plus vite ; et là, je pris conscience de mon état d'usure physique. J'avais déjà trop, beaucoup trop donné. J'étais épuisée. D'ailleurs, un triste jour d'automne, je fis une glissade magistrale et ce fut tout mon flanc qui en pâtit. Que croyez-vous qu'il advint ? On me dirigea toutes affaires cessantes dans un curieux hôpital où un nombre considérable de congénères se tenait là, prostré, semblant attendre une improbable guérison.

Petit à petit, mon univers se fit sombre. Je ne recevais plus la moindre visite. Je ne suscitai d'intérêt que lorsque l'on s'apercevait que ma présence à cet endroit contrariait des choses qui m'échappaient complètement. Une fois, j'aperçus mon reflet dans une glace, au hasard d'un examen : j'étais devenue lépreuse, presque difforme, purulente et terne. Après cet épisode, je perdis connaissance. Une léthargie qui prit fin en l'an 2004.

Des bruits de chaînes, de câbles se confondaient avec des cris de voix. Mon état semi-comateux m'autorisait cependant à percevoir qu'autour de moi, des gens s'affairaient. Quelques commentaires me parvenaient, comme issus du fond d'un puits : « Un gars des Landes qui s'en porte acquéreur... C'est pas croyable, après toutes ces années !... Combien t'en as fait ?... Mazette !... »

Et l'on me déplaça, d'abord lentement, puis de façon plus nette et plus précise, au rythme du personnel qui étrangement semblait attentionné. C'est sur une remorque double essieu que je me trouvai hissée. Le contact avec l'air libre fut glacial. Dehors tout était immaculé. Le givre recouvrait la végétation et le choc thermique et visuel acheva de me réveiller. Le temps de reprendre mes esprits, l'attelage s'ébranla, me conduisant vers l'inconnu. Durant tout le trajet, les éléments déchaînés n'eurent de cesse de me fouetter, en particulier sur mes plaies purulentes et rougeâtres, la neige me recouvrait, mais peu importe, j'avais la conviction que quelque chose d'important pour moi était en train de se produire.

À la nuit tombée, après beaucoup de route, le convoi arriva à destination. Aussitôt on me descendit, et celui que je considérais désormais comme mon nouveau tuteur se mit en devoir de me pousser dans mon nouvel abri.

Ce fut à partir de cet instant que ma renaissance commença. Elle s'étendit sur quatre longues années durant lesquelles toutes mes parties malades furent remplacées, mes plaies purulentes qui n'étaient autre que rouille, traitées comme il se doit, mes fonctions vitales rétablies ; et vint enfin le jour glorieux où la triste épave automobile que j'étais, retrouva le goût de la route, arborant fièrement le sigle « Peugeot 202 U » sur sa calandre, moteur vrombissant, fendant l'air avec élégance, témoin roulant d'une métamorphose réussie.

[Retour en haut de page](#)

Evanescent Magali Z.

Rouge, rose, bleu, vert. Un arc-en-ciel irréel au fond de la pupille, Michael sent ses muscles se détendre peu à peu. Dans la chaîne hi-fi Kurt Cobain se torture les cordes vocales.

Il contemple les renflements des veines sur sa main. Très attentif, comme s'il s'agissait d'un acte de la plus grande importance. Il inspecte une à une les bosses bleutées et joue avec du bout du doigt. Tension sous l'index, il laisse ses bras tomber mollement sur l'édredon marron délavé. Tête renversée, il sent sa langue devenir pâteuse. Ça colle au palais, le gêne pour respirer convenablement. Michael rassemble toutes les forces qu'il peut afin de contraindre son corps à s'asseoir. Bouteille d'eau.

Liquide, goulot, gorge. Aucun raccourci, l'acte est plus que rodé. Toujours aller à l'essentiel.

Il sent la fraîcheur libérer son palais du poids, prend soin de mettre tous ses sens en action afin de ne pas perdre le chemin que suit le breuvage dans son corps.

Dans la chaîne, un nouveau CD se met en route. Lecture aléatoire. Rock'n roll Machine.

Michael sent l'eau se lover dans l'estomac, la sent bouger par petits clapotis. Il faudra peu de temps à la bête translucide pour embrasser les pilules bariolées et se répandre dans chacune des veines de son hôte.

L'eau s'extasie, diffusant sa puissance liquéfiant dans les membres de Michael. Le garçon voit ses vêtements disparaître, dessous il aperçoit la chair devenir translucide à son tour. Il fixe dans le miroir ce squelette palpitant. Puis vint le tour de cette structure corporelle. Tout se répand à grandes giclées sur le parquet vitrifié. Il sent son corps partir il ne sait où. Les veines puis les organes. Chacun à leur tour, tout disparaît dans des geysers argentés. Rien n'est plus important désormais.

La chanson se tait. Michael n'est plus qu'une flaque d'eau inerte. Il attend sans comprendre. Évaporation qui ne viendra jamais.

Liquide dans son alcôve artificielle. Métamorphose interdite.

[Retour en haut de page](#)